L'OPPIDUM PRÉROMAIN D'ENSÉRUNE

Pourquoi je suis allé à Ensérune. Lors du Congrès de la Société française d'archéologie (Carcassonne, 1906), je crus devoir, pour me renseigner, montrer à quelques savants venus dans notre région, un certain nombre de matériaux trouvés par moi à Montlaurez depuis 1900, époque où je commençai à fréquenter ce site si longtemps dédaigné par les rares chercheurs qui m'ont précédé à Narbonne.

Au nombre de ceux-là fut l'excellent et très regretté A. Héron de Villefosse, de l'Institut, qui voulut voir lui-même cet oppidum inconnu et me répéta tant de fois, en présence de mes amis A. Cros-Mayrevieille et Émile Bertrand : « Comment avez-vous pu, totalement étranger à l'archéologie, faire une aussi précieuse découverte et quels sont les faits ou les indices qui vous ont dirigé sur ce site? »

A quoi je répondais que le besoin de la promenade en plein air en compagnie de mes chers enfants; la curiosité naturelle pour ce qui m'est inconnu et, enfin, la phrase énigmatique de Tournal[1] m'avaient seuls guidés en cette affaire.

1. *Catalogue du Musée de Narbonne.* Édition de 1864, page 8 : « Des fouilles exécutées cette année à Montlaurez, près Narbonne, ont mis à jour un beau vase étrusque, orné de peintures; malheureusement, il a été brisé par les ouvriers; les fragments ont été promis au Musée. »

Puisque, me disais-je, nul ne sait en 1900, à la Commission archéologique ou au dehors, ce qu'a voulu dire Tournal en 1864, ce qu'il y a de plus expédient c'est d'aller voir soi-même ce qu'il y a encore à Montlaurez et ce qu'on pourrait y découvrir éventuellement, à la surface, par une exploration attentive du terrain ; ce qui est à la portée de tout le monde et ne réclame que de bons yeux.

Et c'est ainsi, au jour le jour et au hasard des petites trouvailles hebdomadaires ou de petites fouilles faites par mes fils, que j'ai pu réunir ces premiers matériaux qui me permirent de rédiger ma première note illustrée de 1905, parue un an avant ledit Congrès de Carcassonne dans le *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*.

J'eus la satisfaction de constater que ce premier essai dans le domaine de l'archéologie ne passa pas inaperçu. Malheureusement, ce petit succès et aussi l'honneur que M. A. de Villefosse m'avait fait en venant visiter ce site, en dehors des réunions ordinaires du Congrès et à l'insu de son correspondant local et habituel, transportèrent... d'émulation ce brave P. Thiers, l'archéologue en titre de notre Commission, qui allait partout répétant, même sous les voûtes branlantes[1] de Lamourguier : « Mais il n'a pas découvert Montlaurez ! il y a longtemps que je sais ce qu'il avait là-bas. »

Finalement, le dépit contre un confrère cependant peu encombrant, lui fit rédiger cette note que je qualifie d'extraordinaire pour ne pas dire mieux, *Montlaurès et Malvézy* que l'on trouvera dans le volume dudit Congrès

1. Elles s'écroulèrent d'ailleurs quarante-huit heures après, sous un ébranlement infime venu sans doute de la rue, ce qui eût bien pu se produire quand le Musée lapidaire contenait 60 ou 70 congressistes, devant lesquels Thiers lançait ses exclamations.

archéologique (LXXIII[e] Session, pp. 274-282) et qui insinuait que ce n'était pas à Montlaurez qu'il fallait chercher, mais bien à Malvezy!

Cependant, Montlaurez continuant à retenir l'attention des savants, puisque l'Institut daigna accorder une subvention de 1.000 francs et déléguer en 1908 un de ses membres, M. Edmond Pottier, pour y surveiller et diriger nos fouilles, il ne fut plus tenu et ressassé que le propos suivant : c'était à Ensérune et non à Montlaurez qu'il fallait chercher et fouiller, parce que là on trouverait infiniment mieux!

J'appris alors, pour la première fois, qu'il existait non loin de Narbonne et dans les limites du territoire de son ancienne vicomté[1] un site dit *Ensérune*, où P. Thiers était allé excursionner deux fois en sa vie et où il retrouva les silos, déjà indiqués par d'autres explorateurs, qu'il attribua naturellement aux Ibères (il disait même les *Ibères fouisseurs!*) dont son esprit était positivement hanté.

Je résolus alors de faire pour Ensérune ce que j'avais déjà fait pour Montlaurez; je voulus aller voir moi-même.

On trouvera ci-dessous les notes datées, tirées de mon journal, avec les remarques et trouvailles que j'ai pu y faire et qui précédèrent les grandes fouilles de M. P. Mouret et coïncidèrent même plus tard avec ces dernières.

La publication de ces notes, écrites au retour de chaque excursion, montrera ce qu'on peut ou doit penser de ce site, dont la notoriété vient de s'accroître tout ré-

1. Dans le roman d'Aye d'Avignon (Coll. Guessard), Garin d'Amseüne est de la famille de nos vicomtes, ce qui prouve qu'au XII[e] ou XIII[e] siècle on savait encore qu'Ensérune était du territoire de la cité de Narbonne et non de celle de Béziers.

cemment lors de l'acquisition par l'État de la propriété de M. Maux.

C'est donc aux procédés de feu P. Thiers qu'on sera indirectement redevable des quelques lueurs que j'ai pu projeter sur ce nouvel oppidum préromain, ce qui revient à dire qu'on peut tirer parti de tout en ce monde, même des plus mesquines contradictions, quand on ne poursuit qu'une seule chose, la vérité pour elle-même, et qu'on n'est accessible à aucune vanité déplacée.

I. 31 mai 1909 (lundi de Pentecôte). — Après déjeuner, nous allons à Nissan, avec André, pour y explorer rapidement le site dit *Ansérune* ou *Ensérune*, sur le sommet de la colline tertiaire qui sépare la plaine de Nissan-Capestang de l'étang desséché de Montady.

Nous arrivons par la campagne de Régimont et nous montons au sommet en obliquant un peu à gauche. A quelques 200 mètres en amont de Régimont, sur le chemin rural qui monte à la garrigue, nous trouvons un ressaut ou sorte de petit col où il y a des traces d'anciens fonds de cabanes; nous y voyons quelques menus fragments de poteries sigillées gallo-romaines, parmi des coquilles de pecten, et y recueillons une petite monnaie de bronze des temps constantiniens; nous y prenons aussi un gros tesson de poterie locale modelé à la main et non fait au tour; ce vase, du genre de ceux dits caliciformes, était visiblement destiné à aller au feu.

Puis, sur le plateau, en revenant vers la droite de Régimont, nous voyons les fragments de poteries grossières (surtout amphores) devenir de plus en plus abondants à la surface, jusqu'au point où nous trouvons les deux tranchées, transversales au champ allongé du plateau et parallèles entre elles, qui circonscrivent comme

un champ carré. Sur les talus de l'un de ces fossés antiques, nous voyons pas mal de débris d'amphores et même de *tegulæ* ou briques à rebord. Mais nous y recueillons aussi quelques menus fragments de poteries noires dites *campaniennes* ou *étrusco-campaniennes*, bien connues de nous depuis nos recherches à Montlaurez; ces poteries, importées et fort bien tournées, nous laissent déjà soupçonner un habitat peut-être préromain et nous indiquent l'intérêt qu'il y aurait à y faire des fouilles jusqu'au sol géologique, c'est-à-dire vierge de tous débris de l'industrie humaine.

Puis, en allant toujours vers la droite de Régimont et le col du Malpas, nous voyons des parties qui ont été bâties et occupées à l'époque romaine et même plus tard. Vu aussi les colonnes, les bases de celles-ci, les meules de lave, la citerne, les prétendus silos, etc., etc., mais nous n'avons pas trouvé de poteries rouges sigillées. Il y en a sûrement, en plus ou moins grande abondance. Nous rapportons un fragment d'amphore à pâte rouge et grenue, avec un timbre ou marque de potier imprimé à la base d'une anse et sur la panse. Lettres TF en relief dans une dépression carrée; à voir au C· I· L· Nous nous proposons de retourner dans ce site prochainement avec un ouvrier.

II. Dimanche, 13 juin 1909. — Avec mon plus jeune fils André, nous allons passer trois ou quatre bonnes heures aux ruines d'Ensérune, où ne tardons pas à recueillir quelques débris significatifs.

La question que s'est posée M. Noguier (*Bull. de la Soc. arch. de Béziers*, 2e série, t. VII, 1874) et à laquelle il n'a pu répondre, à savoir si cette station d'Ensérune avait été habitée et fréquentée avant l'époque romaine? doit être résolue affirmativement, car j'y ai trouvé de menus

débris de vases grecs, mêlés aux campaniens, et bien antérieurs à l'occupation de la Province.

Voici d'ailleurs la liste des objets recueillis lors de cette deuxième visite, liste déjà encourageante pour des fouilles à effectuer dans ce site :

1° Les deux talus du premier fossé, en arrivant de la direction Capestang, laissent voir partout le sol géologique (rocs tendres de la mollasse miocène marine) et il n'y a rien à y rechercher.

2° Sur les talus du deuxième fossé (de défense d'après Noguier), celui qu'on trouve, après le précédent, quand on chemine vers l'éperon de l'oppidum et le Malpas, il n'y a de débris antiques que sur le talus qui borne des vignes, que M. Noguier nomme *Vignes des mosaïques*. J'y ai rencontré un vase brisé, mais dont le fond était en place, représentant ce qui restait d'une ancienne sépulture. Par rapport à la surface cultivée de ladite vigne, cette sépulture était à 1 m. 50 de profondeur environ.

Ledit vase était fait au tour; le fond en est très bien tourné; la terre en est fine et uniformément grise ; la surface sans stries, dessins ou ornements quelconques, au moins dans les tessons qui en restent. Cette poterie a été cuite au feu réducteur et la pâte est de même couleur que la surface. Des vases de même genre ont été trouvés par moi à Montlaurez, parmi les poteries campaniennes et dans les mêmes couches, et je les considère comme des poteries importées par la voie de mer et non comme des produits de l'industrie indigène.

Contenu dudit vase. Bien qu'il fût aux trois quarts vidé, il restait en place dans le fond qui était encore bien horizontal, plusieurs fragments d'ossements calcinés et brisés. Donc, sépulture à incinération très nette.

Dans ledit fond, on voyait encore en place, mais cassé à la suite des altérations subies : *Un bracelet de bronze*,

qui faisait presque deux tours, à section carrée ou presque, sans ornement sur sa longueur ni aux deux bouts, lesquels étaient à peine effilés par suite du martelage de fabrication.

Au-dessus du bracelet, parmi les débris d'ossements, débris d'une *fibule à arbalète*, dont il ne restait que deux fragments. Cet objet était encore *en bronze*, très altéré, et il présentait une tige transversale terminée par deux boules pleines prises dans le métal de la tige, autour de laquelle s'enroulait le ressort lié à l'aiguille, dont il ne reste que la base. L'arc de ladite fibule tenait à la tige transversale bouletée et était en forme de demi-jonc, plus large vers le milieu qu'à ses deux extrémités; le bout de cet arc, là où devait se trouver la plaque d'arrêt de l'aiguille, avait disparu lors du passage du corps sur le bûcher[1].

Cette première trouvaille, bien significative, permet déjà de supposer qu'il y a, dans le sol même de la vigne tenant à ce talus, d'autres sépultures analogues et me fait pressentir un champ d'urnes, à 1 m. 50 de profondeur minimum, c'est-à-dire à l'abri des travaux agricoles superficiels de cette parcelle. On pourra donc, avec de très grandes chances de succès, la fouiller utilement.

Trouvé encore ce jour comme débris datés :

— A la limite de la terre végétale du même talus ou à la surface et remontés sans doute par les travaux ou labours, plusieurs fragments de *vases grecs*, dont le vernis noir est plus brillant et mieux appliqué que celui des poteries campaniennes.

1. Ces ornements personnels, bracelet et fibule, marquant peut-être une sépulture féminine, tenaient visiblement à la personne du défunt et étaient passés au bûcher avec elle; ce qui explique déjà l'altération finale et même la cassure initiale de ces objets quand on les recueillit pour les mettre dans l'urne avec les ossements calcinés.

— Une anse *de coupe grecque*, cassée. Tout cela signifie déjà que les produits céramiques du IVe siècle arrivaient là de la mer, comme à Montlaurez, et il est très probable qu'en fouillant soigneusement et plus profondément on trouvera des fragments grecs à figures rouges ou à guillochages (de la période alexandrine) comme il y en a tant à Montlaurez.

— Divers fragments de *poteries campaniennes*, noires ou brunes comme vernis, avec ou sans palmettes imprimées à l'intérieur des vases. Ces produits des IIe et Ier siècles avant notre ère, venaient de la Grande Grèce.

— Divers fragments de *poteries arrétines rouges*, venant d'Italie, unies et non ornées, qui sont surtout des débuts du Ier siècle de notre ère.

— Quelques fragments de *vases rouges gallo-romains*, en terre sigillée, ornés et unis, des Ier et IIe siècles après J.-C.

— Un fragment de bord de vase, à peintures rouges, variété de ces *poteries gréco-ibériques*, que j'ai trouvé jusqu'à l'époque romaine à Montredon (Sainte-Croix), à Narbonne (Saint-Hippolyte) et ailleurs dans la région.

— Un *peson de tisserand, en terre cuite*, analogue à tant d'autres de l'époque romaine que j'ai recueillis dans le sol de Narbonne.

— Deux fragments de *mosaïques à éléments* blancs, tirés d'une pierre calcaire à grain fin mais non cristallisé comme les marbres.

— Deux monnaies de bronze, très petites, mais à flan épais portant au revers le taureau cornupète des *monnaies de Massalia ;* l'une d'elles pourrait être une imitation barbare de ces monnaies, très abondantes dans la région aux temps préromains.

III. Dimanche 15 mai 1910. — Avec mon fils André,

venu du lycée de Montpellier pour les vacances de Pentecôte, nous allons passer l'après-midi à Ensérune, près Nissan. Nous pensions que les quelques pluies récentes auraient lavé suffisamment la terre des vignes fraîchement labourées du plateau et que nous découvririons facilement des monnaies antiques ou des fragmeuts céramiques. Ledit lavage a été insuffisant et nos trouvailles dans les vignes se bornent à quelques petits fragments de *poteries campaniennes ;* aucune ne montre de palmettes mais certaines présentent une zone striée (à la roulette) assez fine.

Après cette inspection des vignes, nous allons sur le talus du deuxième fossé antique, sur le point où le 13 juin 1909 nous découvrîmes les restes d'une petite sépulture à incinération. Celle-ci était creusée dans le sol vierge et c'est un peu plus vers Montady, à 2 ou 3 mètres de distance, sous une couche de terre noire superposée au sol géologique, que nous ouvrons nous-mêmes une petite fouille. Dans un amas de ces terres noires et plus profondes, en contact presque avec le sol vierge, nous tombons sur des débris de charbons et cendres, des fragments d'os calcinés et quelques débris de poteries ; dans ce milieu qui paraît avoir eté remanié par des creusements successifs, nous trouvons une petite *fusaïole de terre cuite* de forme un peu différente de celles de Montlaurez : au lieu de 2 cônes égaux accolés par leurs grandes bases, nous avons ici 2 cônes inégaux dont l'un est même très surbaissé par rapport à l'autre. Enfin, avec des fragments campaniens, dont l'un à godrons très fins, nous trouvons un minuscule fragment de *coupe grecque à figures rouges*, portant un reste de palmette comme il y en a si souvent à la base des anses des vases de cette catégorie. Ce débris passé au feu a été un peu noirci, mais il est pour moi aussi reconnaissable que significa-

tif. Il est du début du IVe *siècle* avant notre ère ; donc le plateau ou *oppidum* (éperon barré) d'*Ensérune* a été au moins *habité dès cette époque* et les indigènes devaient avoir des cabanes, comme à Montlaurez, et non loin de cette sépulture bouleversée dès l'antiquité. Cela ne veut pas dire que l'oppidum n'ait été occupé plus tôt, mais il faut continuer nos fouilles pour pouvoir dire autre chose de positif et de basé sur des documents matériels plus anciens.

IV. Dimanche 5 juin 1910. — Dans le site antique d'Ensérune où j'avais trouvé il y a un an les vestiges d'une sépulture à incinérations j'ai mis à jour deux nouvelles sépultures du même genre, qui m'ont permis quelques constatations intéressantes. La première de ces deux nouvelles sépultures (trouvées encore toutes deux sur le même talus de l'excursion II et à 2 mètres de distance environ), a donné une urne funéraire consistant en une œnochoé à bec trilobé, en terre jaune pâle, sans peinture, et manifestement importée. Au-dessous des ossements calcinés contenus dans ce vase se trouvaient : 1° un bracelet de bronze à tours multiples (?) ou plutôt un *torques* formé d'un fil rond et très régulier de ce métal terminé aux deux extrémités par une boule très régulière. Cet objet corporel a été intentionnellement tordu et plusieurs fois replié pour le faire passer probablement par l'étroite ouverture dudit vase et c'est cette particularité qui me fait pencher pour un *torques ;* 2° Deux *anneaux* (boucles d'oreilles ?) formés d'un fil fin du même métal dont les bouts sont simplement repliés en un long crochet ; 3° Un curieux petit amas de verre fondu, de couleur verdâtre, allongé et tout contourné, s'est trouvé avec les objets de bronze ; c'est sûrement un *bracelet de verre* resté sur le personnage incinéré.

Cette trouvaille explique qu'aucun bracelet de verre intact ne se soit jamais rencontré dans le mobilier des sépultures fouillées par M. Mouret; ces objets, mais alors toujours en fragments, ne peuvent se rencontrer que dans les fonds de cabannes. J'en ai plusieurs de Montlaurez et un d'Ensérune (XI).

Plus au nord, en territoire helvète, par exemple, où les sépultures celtiques sont à inhumation, on recueille assez souvent des bracelets de verre entiers. Les grandes épées plates de la Tène II n'y sont pas non plus repliées, comme chez nous. V. Viollier, *Sépultures du second âge de fer*, Genève, 1916. (Note de 1921.)

— La deuxième sépulture consistait en trois vases différents, placés côte à côte et manifestement enfouis en même temps, protégés tous trois par un fragment de poterie grossière : 1° L'urne à ossements, en poterie importée et peinte, de la catégorie des vases dits gréco-ibériques. Ce vase a été cassé dans le sol, par suite du tassement des terres après l'enfouissement, mais tous les fragments sont en place et je les ai tous recueillis en vue de sa reconstitution; il ne contenait que des ossements calcinés ; 2° Le deuxième vase, une petite hydrie ou olpé de galbe grec, en terre jaune clair, sans décor, de la même facture ou provenance que le vase au bracelet et anneaux cité ci-dessus dans la première sépulture. J'ai dit que la terre de ces deux vases analogues était jaune clair, c'est plutôt jaune verdâtre qu'il faudrait dire car elle ressemble fortement à celle de petits vases corinthiens dans lesquels on mettait des huiles parfumées. Cette petite olpé ne contenait aucun objet et était remplie d'une terre noire très fine; elle avait dû contenir, quand on la déposa dans la sépulture, quelques provisions de bouche, liquide ou solide, qui s'est carbonisée ou évaporée; 3° Le troisième vase, en poterie indigène,

modelé à la main et sans l'aide du tour, du type dit caliciforme, est en terre grossière lissée extérieurement à l'estèque; il est décoré au-dessous du goulot ou sur le début de la panse d'une ligne d'impressions triangulaires ou dentiformes. Ce vase est de petite taille (8 centimètres de haut), un peu ébréché sur le bord libre du goulot, et le fond en est plat. Il était rempli de terre fine et noire et devait avoir la même destination que le précédent.

La couche de cendres et de charbons qui enveloppait les trois vases de cette sépulture intacte et complète ne représentait sans doute qu'une partie des résidus du bûcher où l'on avait incinéré le mort; elle était encore en place, c'est-à-dire non remaniée par des sépultures ultérieures et confluentes. J'y ai trouvé quatre gros fragments d'un grand vase grec à figures rouges. Celui-ci était sûrement une sorte de grand cratère à beau vernis noir intérieur. Le style des grandes figures de l'extérieur de la panse est très négligé, quoique sans retouches blanches ou jaunes à la manière des produits apuliens. C'est, je crois, un vase attique du début du IV^e^ siècle avant notre ère, de facture un peu hâtive et destiné à l'exportation chez les peuples barbares. Le sujet devait représenter une scène de toilette, puisque l'une des figures féminines tient un miroir à manche à la hauteur de son visage.

Ces fragments grecs datent, d'après moi, cette sépulture à trois vases; ceux-ci sont donc contemporains, ce qui est une constatation précieuse au moins pour le vase de facture indigène. Voilà une trouvaille qui vient répondre catégoriquement à la question que se posait M. Noguier et dont j'ai parlé plus haut.

V. Dimanche 3 juillet 1910. — Après-midi course à

Ensérune ; arrivée à Nissan à 3 heures et sur le plateau à 3 h. 45, après une bonne marche à pied.

Sur le talus du fossé antique où j'ai fait une fouille le 5 juin et où j'avais découvert deux nouvelles sépultures, j'ai le regret de constater qu'on est venu fouiller largement et tout bouleverser. J'ai le pressentiment que ces déprédations hâtives sont le fait du jeune B. de N. ou de quelques-uns de ses amis, car ces jeunes gens nous rencontrèrent le 5 juin en train de fouiller; ils nous virent extraire des poteries et des fragments grecs, ce qui les mit en goût de continuer nos recherches et de s'approprier quelques trouvailles. Je tâcherai de savoir ce qu'ils ont trouvé sur nos brisées et, s'il y a des objets ou fragments intéressants, je verrai si je puis les noter ou même les photographier?

Sur le talus fouillé par nos concurrents, je trouve un fond d'amphore à bouton, terre claire et micacée, dans le genre des débris des mêmes grands vases souvent rencontrés à Montlaurez. Ces amphores pansues et à parois épaisses sont anciennes et du temps des vases grecs à figures rouges.

Ne pouvant fouiller aujourd'hui, étant sans ouvrier ni outils, je vais explorer les pentes de la colline tournées vers Nissan et le canal du Midi. Il y a là une succession de ressauts ou terrasses, dont les talus laissent voir pas mal de fragments campaniens; comme ces talus ou ressauts des assises molassiques de la montagne sont, même en aval, creusés d'anciens silos, dont plusieurs sont maintenant abîmés et entr'ouverts, il est manifeste que ces gradins de la colline d'Ensérune étaient jadis, à l'époque où l'on usait de poteries campaniennes (III^e^, II^e^ et I^er^ s. av. notre ère), occupés par des cabanes, et les débris qu'on y recueille encore ne sont que les témoins de la vaisselle domestique dont on se servait. On

y rencontre parfois de menus débris de bronze ; j'y ai trouvé aujourd'hui une perle de ce métal, qui ressemble étrangement aux fusaïoles biconiques d'argile. Il est très probable que cette perle de bronze avait le même usage que ces dernières et qu'on l'a faite plus petite à cause de la lourdeur relative de la matière. Tous ces objets de parure ou grains de collier, d'argile ou de bronze, sont sans doute des fétiches auxquels ces primitifs de nos pays attribuaient quelque vertu magique ; j'y vois des analogues des « grigris » des sauvages actuels. Un fragment d'écuelle campanienne porte une jolie palmette estampée ; nombreux débris analogues à Montlaurez.

VI. Dimanche, 11 décembre 1910. — Course à Ensérune avec mon fils André. Visité les fouilles du talus à sépultures que le jeune B. est venu bouleverser dès qu'il a connu qu'on pouvait y trouver quelque chose.

Nous ne trouvons rien de notable dans les terres extraites de ces fouilles, bien que les pluies aient suffisamment lavé la surface de ces déblais.

Nous explorons les vignes adjacentes à ce talus et, dans l'une d'elles, nous trouvons une monnaie de la colonie de Nîmes au revers du crocodile : palmier réduit au tronc, le dernier terme de la légende COL NEM écrit avec ligature de N et E.

Dans un autre point, sur l'une des terrasses d'arrivée, non loin de l'endroit où je trouvai dernièrement la perle biconique de bronze, André recueille une minuscule monnaie d'argent de Massalia au revers de la roue, avec les lettres M et A dans deux segments contigus de la croix formant les quatre rayons de cette roue. Voilà donc quatre monnaies trouvées par nous à Ensérune : trois marseillaises et un as de Nîmes.

Sur le penchant de la colline dominant les vignes de

Régimont, au débouché même du fossé de défense qu'on dut creuser dans le champ d'urnes, gros amas de déblais déposés là depuis l'antiquité. Ces terres sont pleines de poteries et d'ossements d'animaux, de cendres et de terres noires, qui représentent d'après moi les terres du champ d'urnes qu'on dut entamer et partiellement détruire pour établir cet organe de défense. Et comme celui-ci est donc postérieur au temps des inhumations, il se pourrait que ces fossés n'aient été créés qu'à la fin du IIe siècle avant notre ère, vers les temps de la première occupation de la Province par les conquérants romains.

Tout ce que le jeune B. a recueilli pêle-mêle dans les terres de ce déblai, me prouve qu'on pourrait fouiller encore utilement le dépôt de ces détritus rejetés sur les pentes.

A l'autre bout du même fossé des sépultures, sur la pente qui regarde la Canague, il y a aussi un gros dépôt de cette nature et de même origine.

En rentrant à 5 heures vers Narbonne nous passons chez le fils B. de N. qui est heureusement chez lui et consent à nous montrer tout ce qu'il a trouvé récemment dans le talus de nos sépultures. Je lui pardonne un peu son indiscrétion passée en raison de ce geste.

— Je note d'abord une quinzaine de fragments de *vases grecs à figures rouges*, assez intéressants, dans le genre des débris du grand cratère par moi trouvé antérieurement (visite IV). Enfouis cassés avec les urnes contenant les ossements, ces débris doivent appartenir à plusieurs sépultures, qu'on n'a pas pris la précaution de déblayer une à une, pour en noter séparément le mobilier.

— 3 ou 4 *fusaïoles d'argile* de diverses formes et tailles, dont 2 petites tournées avec grand soin.

— Une vingtaine de fragments de *vases gréco-ibériques*

à dessins géométriques intéressants (petits cercles concentriques ou damiers) un peu différents de ceux que j'ai de Montlaurez. Ce sont sans doute des urnes à ossements qu'on aura trouvé brisées et dont on n'a pas su recueillir tous les morceaux.

— 2 *olpés ou œnochoés* presqu'entières, en terre blanchâtre ou jaune verdâtre, analogues à celles que j'ai du même talus.

— 2 fonds de *vases campaniens*, à vernis noir mat et pâte rouge, avec rosaces ou palmettes imprimées, comme j'en ai tant recueillis dans les fonds de cabanes de Montlaurez. Un fragment campanien avec côtes et dessins (godrons et triangles) modelés à la main.

— 7 à 8 *boucles de bronze*, annulaires avec leurs ardillons.

— Une *agrafe de ceinturon*, complète, *en bronze*, caractéristique des premiers temps de la Tène, avec l'anneau où s'attache le bec recourbé.

— Divers fragments de *bracelets de bronze*, à section ronde ou carrée, sans dessins ni ornements, dans le genre de celui que j'ai trouvé en place le 13 juin 1909.

— Un fragment de goulot, les deux morceaux d'une anse à palmette basilaire, et des fragments de la panse d'une *œnochoé de bronze* de style grec, laquelle paraît avoir été enfouie en fragments (comme les coupes et cratères n'ayant pas servi d'urnes à ossements). Les restes de repas funéraires (os des viandes) étant enfouis avec les cendres, il est présumable que les vases à boissons ou à mélanges (coupes, cratères ou vases à liquides) étaient jetés sur le feu et enfouis ensuite pour les mettre hors d'usage et les consacrer aux morts incinérés.

— Un gros fragment de grand vase d'argile (*dolium*) trouvé il y a longtemps à Ensérune retient mon attention. Il présente, imprimée, une grande *estampille rectan-*

gulaire portant dans son intérieur une *colone ionique* en relief. J'ai de Montlaurez un fragment d'estampille analogue, dont je ne voyais pas bien la destination à cause de la petitesse du fragment. Je vois maintenant qu'il s'agit de marques doliaires, indiquant pour ces grands vases une fabrication grecque et une importation de pays grecs ou hellénisés.

VII. Mardi, 21 février 1911. — Je profite d'une très belle journée de soleil pour aller à Ensérune. J'y ai trouvé le jeune B. de N. qui avait quelques outils et nous avons visité un ravin, sur le flanc tourné vers Montady, là où des éboulements ont fait glisser les terres de bordure du plateau et où il existe une couche très riche en débris de poteries campaniennes et os de viandes consommées (fonds de cabanes).

Je n'ai recueilli qu'une petite pastille en verre jaune, très altérée, qui a pu servir de chaton pour quelque bague vulgaire. Je laisse cet objet à B. en lui signalant qu'on peut trouver là, comme je l'ai déjà fait à Montlaurez, soit des intailles en pierre dure, soit des moulages d'intailles en verre, comme j'en ai vu d'Ampurias.

En rentrant, B. consent à me confier l'estampille doliaire à la colone ionique, que je vais faire mouler pour la conserver en plâtre dans ma collection.

VIII. Lundi, 17 avril 1911. — Nous allons avec André passer ce beau lundi de Pâques à Ensérune; arrivés sur le plateau, à 4 heures, nous manquons d'ouvriers, mais nous essayons d'ouvrir une tranchée dans les déblais rejetés sur les pentes regardant Régimont lors du creusement du fossé du champ d'urnes dans l'antiquité. Rejoints par le jeune B. et M. D. nous allons retrouver l'éboulement qui fait face à Montady. Nous n'y recueillons qu'un

fond d'*écuelle campanienne* avec zone striée et empreintes trilobées dites « *feuilles de lierre* ». J'en avais déjà de Montlaurez. Une *anse d'amphore* assez menue avec partie d'estampille assez mal venue, où on ne voit que les lettres du début du nom : AR en relief.

Nous retournons au déblai dominant Régimont où je recueille :

— Un fragment de fond d'*écuelle campanienne, bicolore*, où, dans la partie centrale de couleur marron, se voient deux des *trois rosaces* qui décoraient l'intérieur de ce vase. Ces empreintes, assez bonnes, permettent bien de voir comment le timbre ou coin (d'argile) avait été gravé. J'avais des rosaces analogues de Montlaurez; au dos du fragment d'Ensérune, graffitte de possesseur, N ibérique.

— Un fragment d'*écuelle* de même genre avec trace de *quatre palmettes* à l'intérieur d'une zone striée à la roulette.

— Une *rondelle* bien travaillée, taillée dans un *tesson de vase campanien*. J'en ai de nombreuses de Montlaurez et me demande si ce sont des jetons de jeu ou des amulettes?

— Un fragment de *goulot d'amphore italique*, sur lequel est imprimée, vers la naissance de l'anse, une estampille rectangulaire et bien venue : ZOLAN dont les trois dernières lettres, en relief comme les autres, sont réunies en une curieuse ligature.

— Avant de nous quitter le jeune B. me montra un fragment de coupe basse grecque, à beau vernis noir, décorée à l'intérieur de petites palmettes estampées reliées par des arcs de cercle imprimés de même. J'y reconnais les vases de la fin du IV^e^ siècle, faits à Athènes vers le temps d'Alexandre, alors que les vases à figures rouges avaient disparu.

— Cet oppidum d'Ensérune, en avant de la voie pri-

mitive de Narbonne à Béziers, doit avoir été occupé de bonne heure. Il a duré, sans doute comme simple poste militaire jusqu'à la fin de l'époque gallo-romaine et même aux temps barbares, quoique la poterie estampée du bas-empire n'y ait pas été encore rencontrée. Il faudra reprendre cette question de la durée de l'occupation à la lumière de nouveaux documents matériels, puisque les textes anciens font défaut.

IX. Vendredi 15 mars 1912. — Après déjeuner, je vais parcourir seul le site antique d'Ensérune où j'ai fait déjà pas mal de trouvailles consignées ci-dessus. J'y recueille, pour ainsi dire à la surface ou sur les talus où se montrent les terres anciennes, quatre *fragments de poteries campaniennes* (vernis noir mat sur pâte rouge) sans palmettes ni rosaces, dont *une rondelle* de la grandeur d'une pièce de bronze de 10 centimes et un petit rebord portant des godrons.

— Un tesson de même nature, ayant un peu souffert à la surface des terres, avec l'une des 3 ou 4 palmettes qui décoraient le fond intérieur. Ces poteries à palmettes ou rosaces sont encore rares relativement dans le site d'Ensérune.

— Deux fragments de poteries grises, paraissant noires quand elles sont humides, sans aucun vernis et simplement lustrées sur le tour au moyen de l'estèque ; ces poteries, volontairement cuites en masse et en foyers réducteurs, sont toujours associées à des fragments campaniens ; elles sont donc contemporaines.

— Deux fragments de *vases minces*, que j'appelle volontiers poteries de fantaisie, *décorés au sable* mêlé au vernis au dedans et en dehors. Passées accidentellement dans quelque foyer d'incendie, leur couleur a tourné au marron presque noir. Je les ai trouvées à Narbonne associées

aux premières sigillées gallo-romaines et elles sont contemporaines.

— Un fragment de vase rouge en *poterie arrètine* avec estampille VOLVS entre deux traits en relief comme les lettres elles-mêmes.

— Deux fragments contigus de la panse d'un vase peint d'une bande d'un brun rougeâtre. J'ai une coupe presque entière de Montlaurez qui porte ce genre de décor; la surface en est brillante et bien lisse.

— Une *monnaie gauloise en bronze*, où l'on ne voyait absolument rien et qu'il a fallu décaper pour la déterminer. Bronze d'un beau jaune d'or; tête de divinité à gauche portant en lettres latines, la légende gauloise ANNICOIOC. Revers au sanglier à droite, ornement dérivé du trisquèle en haut, fleuron au-dessous. M. A. Blanchet dans son grand *Traité des monnaies gauloises* (pp. 293-294) attribue cette monnaie aux Petrocorii.

Au point de vue du style, cette monnaie a quelque analogie avec certaines pièces de Marseille au taureau cornupète; en un mot, ce n'est pas barbare comme certaines monnaies réellement gauloises. Qui sait si les graveurs de ce coin n'avaient pas travaillé chez les Grecs de Marseille ou s'ils n'étaient même Marseillais? Je crois qu'on peut voir en ces pièces, comme en tant d'autres du Midi de la Gaule, une trace de l'influence civilisatrice de Marseille.

X. Jeudi, 28 mars 1912. — MM. Abbaille et Jeanson, de Béziers, viennent voir mes collections et m'apportent, pour me permettre de les examiner, les divers objets ou débris céramiques trouvés par eux dans le talus d'Enserune où j'ai découvert des sépultures.

— Ils ont très peu de poteries campaniennes : un seul fond de vase avec rosace centrale de mauvais style.

— Ils ont recueilli sept ou huit fragments de *vases grecs à figures rouges ;* deux ou trois avec des figures de personnages de style négligé et surtout des bords de cratères à grandes guirlandes de laurier.

— Un rebord de vase analogue porte des branches et feuilles plus grêles, peintes sur vernis noir en retouches aussi épaisses que de la barbotine. Au point de vue technique, c'est une sorte d'exagération du procédé des vases dits de Ruvo, dont ici les touches sont si épaisses qu'on les dirait sculptées en relief. Je crois que cela vient de l'Apulie, dans la Grande Grèce, et pourrait être assez tardif?

— Ils ont aussi trouvé des fragments de *vases gris*, faits au tour, importés chez nous au temps des poteries campaniennes, sans fleurons ni palmettes; l'un de ces vases est décoré extérieurement de mamelons, gros comme de petits pois, appliqués à la barbotine sur le vase terminé mais encore frais. N'ayant pas cette variété technique dans ma collection, ces Messieurs m'en laissent un assez bon fragment et je leur donne, en échange, le fragment campanien dont j'ai parlé en IX et où il y a une palmette.

— Ils ont encore de gros fragments de *vases campaniens à godrons saillants* (débris de grands cratères).

— Ils ont recueilli, en outre, quelques débris de fonds et de panses de *vases en bronze;* certains morceaux du rebord ou de la base de l'anse étaient ornés, mais tout cela était très altéré.

— Une *fibule* complète (en argent?) de la forme à double spirale, trouvée par moi à Monltaurez, *avec une feuille d'or natif* roulée sur l'arc résistant.

— D'autres menus objets ou fragments de bronze, tels que : anneaux de boucles, bossettes qui faisant partie du vêtement des défunts, ont été au feu avec eux et finalement mêlés aux ossements calcinés. Pour la fibule, qui-

est bien complète, on voit qu'elle est fermée, c'est-à-dire telle qu'elle était sur les vêtements du mort.

— Un petit anneau ou *bague en argent*, très altérée et formée d'un fil rond, sans ornements ni élargissement quelconque.

— Tous ces objets accompagnaient des sépultures à incinération ; une de ces dernières ne comprenait qu'un seul vase en terre vulgaire, assez grand, à une seule anse, avec les ossements. Cela ressemblait à une imitation indigène[1] des grandes hydries d'importation.

XI. Dimanche, 4 mai 1913. — Après-midi à Ensérune avec mon ami M. Raynaud, entrepreneur. La partie antérieure du plateau, jusqu'à la pointe de l'éperon, a été acquise par un M. Maux, orfèvre à Béziers, qui vient de la faire clôturer par une palissade rustique. On l'aplanit et on y plante des arbres. Vers l'ancienne citerne antique, qu'on a réparée et remplie d'eau pour les futures constructions, ce Monsieur a fait édifier un chalet d'agrément, non encore terminé.

On a mis à jour pendant ces travaux pas mal de poteries campaniennes en fragments.

Pendant notre promenade avec M. Raynaud, nous avons exploré la surface des vignes du restant du plateau ; j'y ai recueilli une grosse fusaïole d'argile, de même forme bi-conique qu'un tas d'autres de Montlaurez.

M. Raynaud m'a trouvé un bon fragment de *bracelet de verre* bleu foncé, transparent, avec ornements incrustés en émail jaune.

— Un bec de *pelvis en terre jaune* très claire, évasé,

1. Bien après la rédaction de ces notes, M. Vasseur m'a montré à Marseille de nombreux vases barbares, modelés à la main et imitant les produits grecs du même genre.

représente une portion de ces curieux vases que M. Vasseur a découverts entiers à l'oppidum des Pennes.

— La moitié d'un disque de terre cuite, tiré d'un tesson en terre claire et percé au centre d'un grand trou ; portion d'amulette, sans doute.

XII. Lundi, 14 juillet 1913. — Nous allons avec André passer l'après-midi de cette fête nationale à Ensérune, où nous arrivons à 3 heures.

Je recueille dans l'enclos Maux, sur des terres fraîchement soulevées et lavées par les pluies :

— Un *disque* épais *de plomb*, arrondi au marteau par enroulement d'une lame.

— 2 ou 3 fragments de fonds de vases campaniens, dont un bicolore, c'est-dire noir dans toute sa surface et rouge marron au centre intérieur et aussi à l'extérieur, dans le creux du pied. La zone striée à la roulette est assez grossière et comprise en entier dans la partie rouge ; là aussi se voient 3 ou 4 impressions minuscules en forme de feuilles de lierre stylisées. Cette écuelle avait été, après cuisson, percée au fond d'un large trou, dont il ne reste que la moitié dans le fragment. J'ai de Montlaurez d'autres fonds de vases du même genre pareillement percés et je les considère comme destinés jadis à l'égouttement des fromages ou laitages fraîchement caillés.

— Une *intaille en verre* de couleur d'ambre de forme elliptique mais bombée dans sa partie ornée et plate sur l'autre face. Le verre a subi dans le sol les altérations caractéristiques qu'il éprouve en nos pays : cupules très régulières et plus au moins confluentes, ce qui nuit un peu à la netteté du sujet représenté en creux. Celui-ci me paraît être un homme nu assis sur un rocher, les mains liées derrière le dos ; il y a une sorte de foudre (?) qui passe obliquement vers la tête, ce qui pourrait représenter

peut-être un Titan foudroyé ou un Prométhée enchaîné? Je tâcherai de voir si un sujet analogue a été popularisé par la glyptique. Je crois qu'il s'agit de la reproduction par moulage à chaud d'une intaille en pierre dure, laquelle aura fourni une empreinte sur terre cuite et susceptibte d'être chauffée; déjà Ampurias m'a montré pas mal de copies d'intailles sur verre des temps préromains (Voyage à Gérone en septembre 1908) et les formes de lentilles plan-convexes qu'elles affectent, pour que je ne puisse être surpris par cette trouvaille chez nous.

— Une portion de double ressort de *fibule de bronze*.

— Une demi *fibule de bronze*, à ressort double, où il ne manque que l'aiguille. L'arc est filiforme et on y a fixé (par coincement), un petit disque d'arrêt avant d'y modeler par martelage le cran terminal où la pointe de l'aiguille venait se fixer pour fermer la fibule. Cette forme amincie de l'arc et ce disque prouvent d'après moi qu'il devait y avoir, enfilée dans cet arc, une perle de verre ou d'autre substance qui aura disparu. Je serais très désireux de trouver intacte une fibule de ce genre.

— Une *monnaie à la croix*, en argent, d'un type un peu spécial; les cheveux du droit forment des boucles maigres et régulières, très stylisées; la hache qui garnit un des cantons du revers est curieuse : douille pour le manche formée d'une boule et le manche lui-même terminé de ce côté par une boule plus petite; au-dessous du tranchant, bordé par deux lignes en saillie, il y a trois boules disposées en triangle. Il faudra voir si cette variété est commune.

— Enfin, en rentrant, vers les 6 heures, nous avons revu le fond de *dolium en terre cuite* que la tranchée du nouveau chemin taillé par M. Maux a coupé *in situ*. Il n'a même pas été difficile de voir que ce grand vase de terre avait été lui-même inséré dans l'antiquité dans la partie

supérieure d'un ancien silo, creusé auparavant dans la terre friable. Utilisé d'abord lui-même, ce silo fut ensuite abandonné, rempli à moitié de poteries et de cendres, et finalement remplacé par un vase de terre un peu moins grand, mais plus propre et mieux fait pour conserver les précieux grains d'alimentation, sans mélange de grains de sable; ce dolium est maintenant réduit à la moitié inférieure de sa panse et de gros fragments de la partie supérieure gisent encore dans ledit silo, mais non au-dessous, et seulement au niveau de la cassure. Tout cela montre bien qu'on n'a pas jeté ce dolium cassé dans un silo vide et abandonné. Le fond du vase de terre cuite est d'ailleurs bien posé horizontalement et tout semble nous dire qu'on a voulu utiliser le dolium au lieu et place du silo, comme un véritable perfectionnement dans la conservation de la provision de grains d'une cabane.

Le grand nombre de vases similaires trouvés à Montlaurez semble nous dire que, dans ce plus important oppidum, on usait de préférence du dolium de terre cuite au lieu du silo; mais peut-être qu'ici la nature plus compacte du rocher sous-jacent ne laissait pas la facilité de creuser de simples récipients dans le sol de toutes les cabanes.

XIII. Dimanche, 4 janvier 1914. — Dans la matinée, MM. Genson et Albaille, de Béziers, sont venus me dire qu'ils ont pu recueillir à Ensérune (propriété Maux) pas mal de débris céramiques, extraits pendant le creusement d'un grand bassin voisin du chalet de ce nouvel acquéreur. Ils m'apportent un petit fond de vase campanien, muni de son vernis noir, où l'on voit sous le pied une marque en relief entourant la tête de Minerve casquée. Je prends aussitôt à la feuille d'étain et à la cire, un moulage de cette estampille, analogue mais non identique à

celle que M. E. Dumas trouva à Nîmes, lors du creusement des fondations du socle de la statue de Reboul, érigée au square de la Fontaine.

Comme j'ai le moulage de l'estampille de Nîmes, prise par moi au Musée de cette ville, je pourrai lui comparer celle d'Ensérune. Les pieds des trois vases de Rullus, celui de Montlaurez (VS RVLLI LVSIMAC, avec ligature de M et A) et ceux de Nîmes et d'Ensérune sont identiques et de même profil ; il ne me reste plus qu'à découvrir la forme du vase complet d'où proviennent ces pieds?

* 1914. — Je n'ai fait aucune course à Ensérune les deux premières années de la grande guerre mais je dois consigner ici un curieux exemple d'affolement de toute une population aux premiers jours de cette grande calamité.

Les grands travaux de M. Maux se continuaient, naturellement, sur le plateau désert d'Ensérune aux premiers jours de la mobilisation. Comme la population des villages voisins n'avait jamais pu comprendre qu'on fît tant de frais dans un pareil site, quelques imbéciles ou mauvais plaisants insinuèrent que toute cette dépense se faisait pour le compte de l'Allemagne et qu'on y préparait des plates-formes bétonnées *pour des pièces de gros calibre*, afin de bombarder très prochainement Béziers et les villages environnants ! Il n'en fallut pas davantage pour soulever aussitôt la population d'un de ces villages et l'on vit alors d'innombrables bandes de gens armés et affolés escalader les pentes d'Ensérune et aller assiéger M. Maux dans son chalet. Le pauvre homme faillit mourir d'une pareille alerte et c'est avec toutes les peines du monde qu'on put convaincre ces pauvres gens de leur erreur et qu'on put les faire rentrer chez eux, non sans leur avoir *montré* et *expliqué* ces travaux de pur agrément.

Un courtier de Narbonne, revenant de Béziers en automobile, fut tellement impressionné par ce soulèvement populaire qu'il en perdit littéralement la tête ; il nous annonça sur la promenade des Barques, à Narbonne, que les Prussiens étaient à nos portes et qu'on se battait déjà aux environs de Béziers ! Il mourait d'ailleurs quelques jours après, n'ayant pu surmonter pareille émotion.

XIV. 1er janvier 1916. — Ayant appris dernièrement que M. Mouret, de Béziers, avait acheté la vigne d'Ensérune, où j'avais découvert des sépultures préromaines, dans le but d'y faire des fouilles, j'ai été passer ce premier jour de l'année nouvelle dans ce site. Mon fils André alors en vacances a pu m'accompagner et nous avons été gratifiés d'un temps magnifique.

Nous avons atteint le champ d'urnes, sur le talus du fossé antique, dès 11 heures du matin, étant partis de Narbonne par un train qui eut pas mal de retard.

M. Mouret avait déjà fait deux fouilles sérieuses :

1° En une tranchée de 1 m. 20 de large, perpendiculaire au fossé ou talus antique, il avait sondé sa vigne parfois à 3 mètres de profondeur et sur toute sa largeur. Il n'avait pas trouvé là de sépulture, mais il mit au jour des murs maçonnés à chaux et sable et traversés même d'antiques appartements dont le sol bétonné n'était qu'à 1 mètre de profondeur. Sur les parois verticales de certains appartements, les revêtements de mortiers enduits de couleurs apparaissaient en place. J'ignore ce qu'on a trouvé dans cette fouille mais tout cela est, à mon avis, de l'époque romaine.

2° M. Mouret a ensuite ouvert une tranchée sur la lèvre du talus et parallèlement à celui-ci, là ou je fis originairement mes premières découvertes ; cette fouille doit avoir mis au jour pas mal de sépultures. On sait comment se

présentent celles-ci, en forme de creux ou d'entonnoirs de 1 m. 50 de profondeur ou environ, avec vases au fond, les uns pour les ossements calcinés, les autres pour les offrandes ou provisions. Souvent ces vases sont protégés en dessus par des tessons de grosse poterie.

Certains entonnoirs empiètent sur de plus anciens et il faut alors un soin particulier pour bien grouper et ne pas mélanger les vases ou objets de chaque sépulture. Je ne sais si M. Mouret, qui ne connaissait pas ces sépultures et qui ne m'a rien demandé à leur sujet, aura pris toutes les précautions voulues pour grouper les mobiliers ou débris tombe par tombe. S'il n'a fait qu'un travail hâtif *pour avoir des vases grecs ou autres*, qu'il savait devoir trouver en ce point d'Ensérune parce que mes trouvailles avaient déjà transpiré parmi les chercheurs bitterrois (Convocation Miquel, Cartailhac, Gennevois, Cathala et autres, à laquelle je ne pus me rendre), il n'aura fait que gâcher un champ de très précieuses sépultures ayant si heureusement échappé jusqu'ici aux chances de destruction. Son effort ne sera pas meilleur alors que celui du jeune B. de N., qui alla bouleverser mes fouilles pour s'emparer simplement d'objets de collection.

Voici maintenant les objets que j'ai recueillis ce jour ou dont j'ai pu prendre note :

— Dans l'enclos Maux, où des travaux ont fortuitement mis au jour des débris antiques, j'ai recueilli un fragment de panse d'*amphore* italique (base de l'anse) où il y a une estampille carrée AL en lettres rétrogrades ; ce doit être le début d'un nom de potier AL(exander), par exemple, qu'il faudra chercher dans les volumes du C. I. L.

— Une partie d'anse d'amphore, indiquant un vase de dimensions moyennes, où il y a une portion d'estampille (CE) et un graffite gravé après cuisson à côté de celle-ci.

— 2 fragments de dolium, appartenant peut-être à des

vases différents, où se voient des portions de ces grandes estampilles portant une colonne ionique, du genre de celle du même site dont j'ai pris un moulage.

J'ai encore vu et laissé entre les mains du gardien de M. Maux, deux gros fragments d'une autre marque doliaire similaire ; celle-ci était complète, paraît-il, et ledit gardien la jeta la jugeant sans intérêt. Je priai cet homme de rechercher les morceaux qui pourraient permettre de la reconstituer.

Quoi qu'il en soit, voilà au moins quatre estampilles doliaires *à la colonne ionique* trouvées jusqu'ici à Ensérune ; Montlaurez a fourni la trace d'une autre et je les crois encore inédites, sinon inconnues. Elles témoignent de l'importation chez nous de ces grands vases, qui devaient nous arriver pleins de poteries fragiles[1], de la Grande Grèce ou de la région Emporitaine.

— J'ai encore recueilli dans les terrains de M. Maux, une douzaine d'assez beaux fragments campaniens et l'un d'eux représente la partie centrale d'une *phialle à cuvette* et à bords carrément infléchis, forme rare, dont un exemplaire complètement restauré a été trouvé aux Pennes et figure dans la collection de M. Vasseur.

— Un nouveau pied de vase campanien portant l'estampille du potier Rullus : Protome de Minerve casquée à droite et, devant le visage, la légende incurvée (assez lisible) RVLLI. Avec la trouvaille de M. Albaille, dont j'ai parlé, cela fait deux vases de ce potier trouvés à Ensérune.

1. L'emballement des poteries délicates dans de grands vases plus résistants s'est longtemps pratiquée en Espagne, pays des survivances, si même elle ne s'y fait encore. Voir pour les curieuses productions de Paterna, l'intéressante notice de M. Joachim Folch i Torres, dans la publication de la *Junta de Museus* de Barcelone, parue en 1921 (note de 1923).

Montlaurez et Nîmes en ont fourni deux autres à ce jour. Je crois qu'on peut songer à dater assez approximativement ces vases par rapprochement avec le curieux denier d'un Rullus (Babelon[1], Servilia 14), où figure aussi le buste de Minerve casquée et le nom du monétaire RVLLI, lequel denier est de l'an 74 avant J.-C. Qui sait même si le propriétaire de l'officine figuline n'était pas le monétaire lui-même ou un membre de sa famille? Les plus hauts personnages de l'Empire romain, au temps des Flaviens, par exemple, n'ont-ils pas possédé de grands ateliers pour le travail de l'argile? (V. Descemet, *Inscript. doliaires* (1880), dans la collection de l'École française de Rome).

Tout cela naturellement est à revoir et à creuser; il faudrait bien aussi connaître la forme des vases dont tous ces pieds massifs nous proviennent.

— Dans les déblais du champ de fouilles de M. Mouret, un bout d'anse de grand *cratère campanien* à oreilles porte un graffite de possesseur, gravé à la pointe, et en caractères ibériques. C'est le troisième de ce genre que je rencontre sur ces poteries et je pense que le fait vaut la peine d'être noté.

Cela nous montre que l'usage de cet alphabet ibérique a été vulgarisé et propagé ici, surtout au temps de l'importation des poteries dites campaniennes à couverte noire, et celles-ci sont des III^e^, II^e^ et I^er^ avant notre ère. Elles font place vers le temps du principat d'Auguste aux poteries arrétines à vernis rouge.

Si nous remarquons, d'autre part, que les monnaies préromaines de Narbonne portent aussi des légendes en lettres ibériques, soit seules, soit surajoutées à des ins-

1, Description historique et chronologique des Monnaies de la République romaine. Paris, 1885-1886.

criptions en caractères grecs, nous pouvons en déduire que ces monnaies sont aussi du temps de l'importation de ces poteries. A noter, à l'appui de cette manière de voir, que je n'ai jamais trouvé de monnaies de Narbonne au niveau des fragments de céramique grecque; c'est toujours dans les couches à poteries de Cûmes, c'est-à-dire dans les couches supérieures de Montlaurez, qu'on les rencontre.

— Dans les mêmes débris rejetés hors des premières fouilles de M. Mouret, là où il a été trouvé de nombreuses sépultures, je recueille un tronçon d'épée de fer très altéré par la rouille, où la lame paraît encore incluse dans son fourreau de même métal et y adhérer. C'est un fragment de la grande épée celtique des débuts de la Tène. Je désire que M. Mouret recueille soigneusement les documents de ce genre, qu'on trouvera sans doute repliés le plus souvent.

— Le gardien du chalet Maux m'a ensuite montré quelques monnaies trouvées par lui dans les vignes d'Ensérune. Il y avait 3 monnaies des Nérenes du type des dernières émissions; 2 deniers romains, un d'Auguste et un autre d'un des Flaviens et, enfin, une monnaie coupée, de bronze, qu'il veut bien me céder et qui me paraît intéressante. C'est un de ces grands as coloniaux d'Auguste, au revers de la proue du navire, dont certains portent COPIA ou C. I. V et d'autres sans aucune de ces légendes. Au droit, tête d'Auguste à droite, avec CAESAR derrière la nuque.

Ne pourrait-on pas songer à Narbonne comme centre d'émission et de destination pour celles de ces pièces qui ne portent ni COPIA ni C· I· V· et ne peuvent être attribuées ni à Lyon ni à Vienne? Cette monnaie coupée d'Ensérune est admirable comme frappe et comme patine.

Telles sont les trouvailles faites à Ensérune ce 1er janvier et je ne regrette pas d'avoir inauguré l'année 1916 par une aussi agréable promenade.

XV. Lundi, 10 janvier 1916. — J'ai reçu ce matin la visite de M. Mouret, de Béziers, venu pour me montrer quelques-unes de ses trouvailles céramiques. Je lui donne très volontiers quelques indications sommaires mais lui demande surtout de ne pas gâcher, par des fouilles précipitées, ce beau champ d'urnes qu'il vient d'acquérir à Ensérune.

Je ne lui cache pas que j'ai été visiter le site ce 1er janvier dernier et que j'ai vu les deux tranchées qu'il a ouvertes.

M. Mouret me montre des fragments grecs et campaniens recueillis, dit-il, à Béziers par un de ses parents, lequel aurait assisté aux fouilles faites lors de la construction des nouvelles halles. Il ajoute aussi que ce parent est un collectionneur et qu'il a aussi pas mal de choses trouvées à Ensérune.

Voici ce que M. Mouret m'a montré, sans qu'il me soit possible de préciser s'ils sont de Béziers ou d'Ensérune.

— Un fond de vase campanien, identique à celui que j'ai rapporté moi-même d'Ensérune : estampille au buste de Minerve casquée, avec caractères devant le visage assez mal venus. C'est encore un produit de Rullus.

— Un fond assez grand d'écuelle campanienne, presque intacte, où l'on voit à l'intérieur quatre belles palmettes et, au centre, une estampille cruciforme portant des caractères mal venus. Mais les palmettes et les quelques caractères lisibles ou reconnaissables me montrent nettement qu'il s'agit d'un vase identique à celui qui a été trouvé à Castel-Roussillon et qui porte l'estampille NIKIA. Ce beau fragment est entre les mains de M. Henri

Aragon, à Perpignan, et il m'a été communiqué en juillet 1917 pour en faire le moulage, que je garde dans ma collection. Je puis donc répondre de l'identité des deux susdits vases.

XVI. Samedi, 15 avril 1916. — A 3 heures après-midi, je reçois la visite de M. Mouret, de Béziers, qui vient me montrer quelques fragments céramiques représentant des portions de vases trouvés entiers, mais cassés dans le champ d'urnes d'Ensérune. Mon ami, M. Guillaud, professeur à l'Université de Bordeaux, est présent.

Les deux fragments les plus intéressants sont :

— Une moitié de la panse d'un grand *cratère étrusco-campanien* noir, sans peintures, à pied élevé et panse inférieure à godrons, avec guirlande ajoutée sur le vernis du col au moyen d'une terre ou barbotine jaunâtre. Par suite de l'épaisseur de ce décor, ladite guirlande semble un peu en relief.

A noter que M. Albaille, qui avait fait antérieurement une petite fouille sur le talus d'Ensérune, avait déjà trouvé le col d'un vase analogue (X).

— Une moitié de grande *coupe apulienne*, avec anses carrées, portant au centre une femme ou sirène à cheval sur un grand griffon ailé.

M. Mouret m'apprend qu'il a déjà effectué bien des fouilles et qu'il a recueilli, un peu à la hâte et sans beaucoup d'ordre, un nombre important de vases et d'objets. Il insiste pour que j'aille voir chez lui, à la campagne du « Nègre », toutes ses trouvailles et me propose même d'assister à ses fouilles.

Je ne lui cache pas que le procédé hâtif qu'il emploie ne lui permettra guère de bien noter toutes les associations d'objets, tombe par tombe, seule condition d'une exploitation scientifique du merveilleux champ d'urnes

par moi découvert il y a cinq ou six ans. M. Mouret me répond qu'il a cinquante-cinq ans et qu'il ne peut attendre indéfiniment ; enfin, meilleure excuse, il craint trop les déprédations des fouilleurs marrons, dont il a déjà eu à se plaindre !

Je vois qu'il ne sera pas possible d'obtenir de lui qu'il modère son allure, afin de faire plus tard ses fouilles dans de meilleures conditions et même sous les yeux de quelque savant, que l'Institut pourrait nous envoyer. Je songe, malgré moi, au séjour que l'excellent M. E. Pottier fit parmi nous en 1908 !

Pour tâcher de noter de façon positive ce qu'il pourrait y avoir de marquant dans les trouvailles déjà faites, il est entendu que nous irons au Nègre, M. Guillaud et moi, ce prochain lundi ; de là, nous monterons même à Ensérune.

XVII. Lundi, 17 avril 1916. — Mon ami, M. Guillaud, est souffrant depuis hier et ne peut m'accompagner à Béziers ; il va même quitter Narbonne ce matin pour arriver à Bordeaux le soir du même jour. Mon fils André est parmi nous en vacances et il est tout heureux de m'accompagner chez M. Mouret.

Partis tous deux à 7 heures et demie, nous arrivons en gare de Béziers à 8 heures et nous y trouvons M. Mouret qui nous attend avec son véhicule automobile et nous conduit aussitôt au Nègre, campagne en vue de Béziers, à une dizaine de kilomètres dans la direction de Vendres.

Toutes les trouvailles faites à Ensérune depuis janvier sont étalées dans un immense grenier, bien éclairé.

— En entrant, à droite, sur le sol et contre la paroi il y a une trentaine de *vases ibériques ou greco-ibériques :* urnes, coupes, œnochoés à bec trilobé et même un grand

cratère (pied disparu) dans le genre de celui que M. L. Siret a vu à Carthage.

En face, toujours le long du mur, une vingtaine de vases noirs, la plupart intacts et avec leurs pieds, de la forme de ceux dits *cratères* et de la catégorie des vases *étrusco-campaniens*. Les uns sont unis, les autres avec des rehauts blancs ou jaunes mais aucun n'est de type nettement grec ou attique ; il y en a dont la panse arrondie est décorée de godrons en relief.

Sur la gauche, sont également alignés une trentaine de *vases* entiers en *poterie indigène*, d'aspect barbare et même néolithique ; ou encore en *terre grise*, sans vernis mais bien polis, faits au tour et portant parfois sur leur face externe quelques filets ou cordons saillants. Ces derniers sont des vases bien caractéristiques de la Tène.

Nulle part M. Mouret n'a donc conservé les groupements de vases et objets trouvés dans la même tombe, de telle sorte qu'il lui sera bien difficile de suppléer plus tard à ce manque d'ordre par des efforts de mémoire ; il n'a d'ailleurs pas de notes prises pendant les fouilles. Mais ce qui est fait doit être accepté tel, puisqu'on ne peut y revenir, et l'essentiel est maintenant de noter au moins tout ce qui est déjà réuni au Nègre. On verra plus tard, si les trouvailles ultérieures, bien notées au fur et à mesure, ne permettront pas de faire un bon classement chronologique des vases et des autres objets.

Tout ce que j'ai dit ne s'applique qu'aux vases entiers, que M. Mouret a cru devoir ainsi réunir en trois catégories.

Mais il y a une infinité d'objets variés et de vases en fragments, ceux-ci presque tous incomplets mais fort intéressants.

— Parmi les objets, j'ai vu réunies ou groupées ensemble dans des boîtes une *quarantaine de fibules*, complètes,

en bronze fortement altéré. Les formes en sont variées, mais reconnaissables, et il sera bien difficile de dire ultérieurement avec quels vases elles auront été trouvées.

— Il y a aussi une *vingtaine de bracelets de bronze*, la plupart unis et sans ornements, à propos desquels on peut faire les mêmes regrets que pour les fibules.

— Je n'ai vu que cinq ou six *fusaïoles d'argile*, la plupart bi-coniques comme celles de Montlaurez. M. Mouret ayant déjà vidé une cinquantaine de tombes, le nombre des fusaïoles (soixante-dix) recueillies dans les fonds de cabanes de mon oppidum semble indiquer que ces objets sont moins fréquents dans les sépultures que dans les emplacements d'anciennes habitations.

— J'ai noté aussi la présence d'une *perle bleue*, en verre transparent, identique à celles recueillies en nombre à Montlaurez (perles unies). Enfin, à côté de cette perle unique, étaient *quatre grosses perles fusiformes* d'une sorte d'émail bleu verdâtre, en forme d'olives et de la taille de ces fruits. Le feu avait visiblement altéré l'aspect et la couleur de ces grosses perles et leurs trous d'enfilage étaient presque oblitérés par un début de fusion, ce qui nous prouve que nous avons affaire ici à des ornements corporels que le mort a portés jusque sur le bûcher. Même observation pour les fibules, trouvées fermées en règle générale, et ayant dû adhérer encore aux vêtements des morts incinérés.

— Mais les objets les plus curieux et les plus importants, recueillis souvent par M. Mouret autour des urnes funéraires, ce sont les *épées de fer*. Toutes celles qui étaient longues possédaient encore leurs fourreaux de métal, avec ornements, dont il ne reste que des croûtes déformées adhérentes aux lames.

Chose remarquable, dont on a ailleurs trouvé de nombreux exemples, toutes ces épées sont tordues et au moins

repliées deux fois dans leur longueur. Consacrées au mort, elles ne devaient plus être utilisées après lui, mais ce résultat pouvait être obtenu sans déformation par le seul fait de l'enfouissement avec les restes du défunt. Je ne crois pas qu'il faille voir dans ces épées repliées l'accomplissement d'un rite quelconque; on pouvait ou on devait l'effectuer pour faire simplement contenir ces longues armes dans le trou où l'on plaçait l'urne funéraire.

Pour qu'il soit possible de replier ainsi deux fois sur leur longueur ces lames de fer dans leurs fourreaux, il faut nécessairement que ces objets aient été portés au rouge, ce qui détrempait au moins les lames et rendait le tout facile à tordre sans rupture. Cette opération devait se faire à la fin de l'incinération, le guerrier ayant sans doute porté ses armes sur le bûcher. L'une des épées tordues adhère encore par sa rouille à un fer de lance à douille; d'autres, analogues, tiennent à un couteau ou petit poignard.

La plupart de ces épées d'Ensérune étaient droites et longues avant d'être repliées à chaud; elles sont du type représenté par Déchelette dans les figures 457, 459 et 460 du volume IV[e] de son excellent Manuel[1]; ce sont nettement des *épées celtiques* de la Tène.

— Une seule lame, nue et sans traces de fourreau métallique, est de la forme dite *ibérique*, avec sa courbure et sa pointe caractéristiques, son tranchant d'un seul côté; la poignée ouverte, qui est encore un caractère de ces armes, copiées d'ailleurs sur un modèle grec, manque malheureusement. Mais cette épée, parce qu'elle était plus courte, n'était pas du tout repliée, ce qui me fait croire encore que la grande longueur est la seule cause de la plicature et qu'il n'est pas besoin de faire

1. Ce IV[e] volume et la partie III du tome II.

intervenir un rite quelconque pour expliquer celle-ci.

— Deux espèces de *calottes de fer*, en tôle mince, un peu déformées et soudées ensemble par la rouille, semblent représenter ce qui reste d'un casque (de cuir ?) renforcé par ces deux quarts de sphères creuses. Je ne vois pas comment on pourrait autrement expliquer l'étrange amas que forment actuellement ces deux grandes coquilles de rouille ?

Beaucoup d'autres objets de fer ou de bronze, tous plus ou moins déformés, altérés et méconnaissables, ont été trouvés par M. Mouret dans les sépultures à incinération d'Ensérune ; je n'en puis donner le détail mais on peut encore regretter à leur endroit qu'on les ait séparés des vases autour desquels on les avait placés ; les groupements anciens étaient les marques parlantes de la contemporanéité et la dispersion actuelle nous fait perdre tout le fruit d'une bonne leçon.

— Parmi les débris de vases, les plus intéressants sont les grecs à figures rouges[1]. Avec de riches décors ou des représentations de personnages, les fragments de vases à boire (coupes) ou de vases à mélange de boissons, vin miellé et eau (cratères), sont presque toujours altérés par le feu. Ils ont dû servir pendant la cérémonie des funérailles et, ici, ce devait être bien un rite qui les faisait jeter sur les flammes du bûcher. Je demande à plus érudit de me fournir un texte confirmatif de cette manière de voir ; il ne peut pas ne pas en exister dans la littérature de ces Grecs, descripteurs si minutieux des cérémo-

1. Il n'a pas été encore trouvé à Ensérune de vases grecs à figures noires. Qui sait si cela ne signifie pas que les *oppida accessoires* de la voie primitive de Marseille à Emporion ont été organisés plus tard que les grands centres de Narbonne, Béziers et Nîmes ? car il est clair que ces postes habités jalonnent cette route et constituaient jadis sa défense.

nies publiques et privées, qui furent les initiateurs des barbares de la Gaule et de l'Ibérie.

Il est encore à noter que ces fragments de vases grecs se trouvent toujours parmi les cendres et les charbons dont on a comblé les creux funéraires et jamais dans les urnes à ossements calcinés, là où se trouvent les fibules, les bracelets, les perles et les autres ornements corporels des défunts.

Tous ces fragments grecs ornés sont à publier, les vases grecs de Gaule étant encore objets rares.

Après déjeuner au Nègre, nous nous sommes dirigés sur le site d'Ensérune, éloigné d'une dizaine de kilomètres à vol d'oiseau ; l'automobile nous y porta en quelques vingt minutes.

Huit ouvriers fouilleurs, tous Espagnols et employés habituels sur le domaine de M. Mouret, nous y avaient précédé et à 1 h. 1/2 nous étions dans la tranchée des sépultures.

J'ai laissé M. Mouret pratiquer ses fouilles comme il l'a fait auparavant, de façon à bien connaître sa façon d'opérer.

Vers la profondeur de 1 m. 80, dans le talus encore à fouiller et qui est maintenant bien vertical, on voyait un niveau presque continu de cendres et de charbons mêlés, paraissant attester que par suite de creusements successifs et souvent confluents, plusieurs sépultures se trouvaient mêlées. Vers la limite inférieure de cette couche noire, d'épaisseur d'ailleurs variable, des amas de gros fragments d'amphores, surtout des fonds d'amphores grecques à bouton, marquaient les sépultures individuelles.

J'ai vu extraire les vases et objets de six sépultures et toutes se trouvaient ainsi protégées par un grand fond d'amphore, dont le bouton était tourné vers le haut.

Quatre de ces sépultures étaient à un seul vase, grande œnochoé ou urne en poterie du genre ibérique mais sans peintures. Ces quatre vases, entiers ou écrasés partiellement, ne contenaient que des ossements calcinés et pas un seul objet de bronze ou d'autre matière. Nous avions affaire ici sans doute à des tombes de pauvres gens ou d'esclaves. A côté de l'un de ces quatre vases communs, il a été trouvé seulement une boucle de bronze, séparée de l'anneau où elle s'agrafait autrefois. Je conserve dans mes notes le dessin exact et de grandeur naturelle de cette agrafe, simple plaque de bronze ajourée d'un dessin vulgaire et de facture peu soignée.

— Une autre sépulture était à quatre vases rapprochés et l'ensemble était protégé d'épais fragments d'amphores : 1° L'urne à ossements calcinés en terre jaune, sans peintures ; 2° un vase en céramique indigène, en terre grenue, modelé à la main, analogue de forme et d'ornementation (une ligne d'impressions en dents de loup sur le col) au vase recueilli par moi le 5 juin 1910; il était plein de poussière noire ; 3° une coupe basse sans pied, à deux anses, ventre un peu caréné, en terre jaune du genre des poteries ibériques, de la grandeur d'un bol ordinaire, contenant une poussière jaune sur laquelle on voyait quelques fragments de coquille d'œuf d'oiseau et une coquille d'œuf intacte, laquelle me paraît être un œuf de perdrix rouge, d'après sa forme et sa taille ; 4° un vase en forme de petite urne brune, de 10 à 12 centimètres de hauteur, fait au tour comme le vase précédent, où se trouvaient tous les os disjoints d'un squelette d'oiseau; je crois, sans avoir pu le vérifier assez exactement et anatomiquement sur le terrain, que ledit vase a dû contenir une perdrix (rôtie ?) qui représenterait alors une provision de bouche pour les besoins du défunt.

Dans la couche de cendres et de charbons et touchant ces vases, qui étaient pour ainsi dire tangents, une boucle ou agrafe de ceinturon a été recueillie; elle est du genre de celle dont je viens de parler mais il y a des traces de décoration (petit ronds concentriques, disséminés).

— La sixième sépulture exhumée devant moi était un peu plus intéressante, à mon avis ; elle était à vase unique. Sous les fragments d'amphore qui la protégeaient, se trouvait un beau *cratère campanien*, uni, à vernis noir sombre, avec son pied et ses deux anses caractéristiques, servant d'urne funéraire. Ce vase n'avait pas plus de 20 centimètres de hauteur totale, c'est-à-dire qu'il était de volume modéré ; il m'a paru avoir une capacité utile de 2 litres environ. Ce cratère était bien complet et intact; un éclat, gros comme une coquille de noix, s'était détaché de la paroi ventrale arrondie, mais il sera facile de le recoller en place. Sur le col de ce cratère, je découvre, bien gravé à l'extérieur et après cuisson, un graffite de posseseur : BM, mais une barre horizontale dans le milieu des deux premiers jambages de l'M, montre que nous avons ici un nom ou le début d'un nom, BAM, avec une ligature pour les deux dernières lettres.

Je fais remarquer aussitôt à M. Mouret que cette marque de propriétaire indique peut-être le nom du défunt, les vases funéraires devant être pris parmi les vases usuels de sa maison, et que ce nom est écrit en lettres de l'alphabet latin, ce qui est exceptionnel, les vases noirs campaniens étant ordinairement porteurs de caractères ibériques. Tout cela pourrait être de la fin du IIe siècle avant notre ère, c'est-à-dire du temps où les Romains trafiquaient chez nous, peu avant de s'y installer.

Enfin, le petit cratère en question était comme surmonté d'un paquet de rouille, où il a été facile de dis-

tinguer une épée celtique de la Tène, avec son fourreau, et deux fois repliée sur elle-même. En même lieu que l'épée, il y avait une poignée de petites tiges de fer creuses, de la grosseur d'un crayon ordinaire, formées non d'un tube parfait de tôle de fer mais d'un canal ou tube ouvert en forme d'U en coupe transversale. M. Mouret a conservé ces curieux débris dont la signification m'échappe.

Deux fibules de bronze ont été trouvées dans les cendres et poussières charbonneuses voisines de l'urne à ossements; elles sont du type de celles de la Citania de Sabroso qu'on trouvera figurées dans le grand ouvrage de P. Paris[1] (*fig. 290* et *291*).

A mon avis, les six sépultures découvertes par M. Mouret ce 17 avril sont toutes relativement récentes; en les classant dans la deuxième moitié du IIe siècle et avant la conquête, je pense qu'on ne se trompera guère.

Voilà, sommairement consigné dans ce journal, l'inventaire de ce que M. Mouret a positivement trouvé à cette heure sur le site d'Ensérune; ces faits complètent les documents que j'y avais moi-même recueillis et qu'on trouvera à leurs dates dans mes carnets.

Si jamais je mets la main sur le champ d'urnes de Montlaurez, localité autrement importante[2] puisqu'elle était la capitale des Elisyques et qu'elle était à proximité du port et du site commercial de Narbonne, je crois que j'y découvrirai autant et même mieux, comme les débris

1 *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, Paris, Leroux, 1903.

2. L'importance d'un oppidum antique peut d'ailleurs se mesurer encore, pour ainsi dire, par le nombre, la variété et la date de ses monnaies autonomes. Quand j'aurai publié mes monnaies préromaines de Narbonne, on reconnaîtra que, seule dans tout le Midi de la Gaule, cette métropole barbare a eu de riches monnayages autonomes de bronze et d'argent, *comme Marseille et Emporion*, villes grecques, dont elle fut l'alliée commerciale et la fille spirituelle.

déjà recueillis dans les seuls fonds de cabane me le font pressentir.

Nota. — En une promenade de quelques minutes, pendant que les ouvriers emballaient les trouvailles et préparaient notre départ, j'ai recueilli sur le plateau :

1° Une grosse monnaie coupée, où il est impossible de rien distinguer, mais cela a l'épaisseur des moyens bronzes du haut empire.

2° Un denier d'argent, imitation gauloise des monnaies de Rome. Pièce dite au cavalier, si abondante dans la basse vallée du Rhône.

3° Un fragment de plateau arrétin à estampille plusieurs fois répétée à l'intérieur de la zone striée :

L. TETI SAMIA avec ligatures de TE et de AM, marque très commune à Narbonne et qui est des 25 premières années de notre ère.

XVIII. Lundi, 9 octobre 1916. — A 1 heure après-midi, arrivée de M. et M^me^ Pottier et de M. Salomon Reinach, qui viennent de Paris et vont demain au Nègre chez M. Mouret et, de là, à Ensérune. Ils passent trois bonnes heures chez moi et je leur montre mes collections et diverses trouvailles; je crois qu'ils ont été satisfaits de mon activité et de ma ponctualité à enregistrer mes petites découvertes. M. Salomon Reinach a feuilleté mes carnets de notes et déclare que, de cette façon, aucun document ne peut être perdu.

Je dois rejoindre ces Messieurs demain matin à Béziers et, dans l'après-midi, nous monterons à Ensérune. M. Émile Cartailhac est déjà rendu au Nègre et nous attend.

XIX. Mardi, 10 octobre 1916. — A Béziers et au Nègre dans la matinée.

Avant de déjeuner chez M. Mouret, qui a réuni à l'occasion de la visite des membres de l'Institut quelques Bitterrois de la Société archéologique, nous allons visiter les antiquités recueillies par lui à Ensérune et ailleurs. Nous voyons :

1° Un premier groupe de poteries (campaniennes et grecques) collectionnées par un parent de M. Mouret et trouvées, assure-t-on, *sur le site de la ville de Béziers* il y aurait plus de dix-huit ans! N'est-il pas extraordinaire que des documents de cette nature, si importants pour l'histoire des origines de cette ville, soient restés ignorés tant de temps dans un milieu qui possède une Société archéologique?

M. Mouret redit que son parent est un modeste collectionneur et qu'il s'est contenté de recueillir ces débris profonds du sol de Béziers[1], quand on fit les fondations des nouvelles halles, et qu'il n'y attacha pas d'importance.

Quoi qu'il en soit, voici ce qui nous a été montré comme tiré du sol de Béziers :

— Un gros fragment de coupe grecque à figures noires, de très beau style, avec des restes de personnages ou de grands yeux prophylactiques, que M. Pottier déclare être de la fin du VI^e^ siècle avant notre ère.

— De nombreux fragments à figures rouges de beau style et des morceaux de cratères du même genre avec figures de grands personnages de style plus négligé et même décadent.

1. En principe, je n'aime pas les documents matériels recueillis par de quelconques collectionneurs; on n'est jamais certain des origines avec eux et cela m'inspire autant de confiance que les affirmations des marchands d'antiquités. Cartailhac, qui était la droiture même, rompit toute relation avec un jeune fouilleur-déprédateur, dont il surprit les contradictions sur le fait de la provenance de certains objets.

— La moitié d'une lampe attique en terre cuite, à large ouverture et à magnifique vernis noir.

— Un beau fragment de coupe basse, à très beau vernis noir et à guillochages intérieurs, du temps d'Alexandre.

— Dans la même boîte, comme si elles étaient aussi de Béziers, le fond d'écuelle campanienne à estampille cruciforme (NIKIA) dont j'ai déjà parlé (XV). Enfin le petit pied de vase de Rullus à la Minerve, qui est dans le même cas.

2° Un lot de bons fragments de poteries estampées, rouges ou grises, tirées de la fouille d'une villa gallo-romaine située près du Nègre, où M. Mouret avait vu le site de la villa de Primuliac.

— Une moitié de lampe chrétienne d'argile, à vernis rouge terne, ornée d'écailles carrées en haut relief et imitant l'imbricature des cônes du pin; cette moitié de lampe moulée représente la partie supérieure de cet objet, celle qui porte le trou d'alimentation et celui de la mèche, réunis par un canal à talus verticaux, comme on en voit aux lampes de *Verecundus*. M. S. Reinach dit qu'il n'a rien d'analogue à Saint-Germain.

3° Nous montons enfin dans le grand grenier où M. Mouret a réuni ses trouvailles d'Ensérune, rangées et distribuées comme je l'ai déjà indiqué dans ma note XVII, ci-dessus. Je n'ai donc pas à revenir sur l'énumération détaillée de ces trouvailles considérables.

M. Mouret déclare avoir retiré déjà 175 sépultures d'Ensérune, dont il nous montre les mobiliers.

MM. Pottier et Reinach sont très impressionnés naturellement par la grande quantité de vases entiers recueillis dans ce site et ils passent rapidement en revue ceux qui les intéressent. Sur la guirlande, en retouches jaunâtres, d'un cratère campanien dont j'ai déjà parlé

(note XVII), M. Pottier fait remarquer des traces de dorure; il pense que ces guirlandes sur vases noirs étaient jadis dorées et que la barbotine avec laquelle on les a formées n'était qu'un moyen de fixation de la dorure sur le vernis noir.

Les vases gréco-ibériques les ont longtemps retenus, ainsi que les vases grecs à figures rouges. Une grande coupe, en de nombreux fragments, un peu noircis et visiblement passés au feu du bûcher, retient par son beau style fleuri l'attention de M. Pottier, et M^me^ Pottier passe une bonne demi-heure à en rapprocher les morceaux; c'est un beau spécimen d'une fabrication de la fin du v^e^ siècle dont Meidias est en quelque sorte le chef d'école.

— Dans la série des vases gris, sans vernis, lesquels paraissent bruns et même noirs quand on les tire du sol humide ou qu'on les lave dans l'eau, M. Pottier me dit que le gros barrillet à cordons horizontaux saillants lui rapelle des vases étrusques dits de « bucchero » par les fouilleurs italiens et que ces cordons en relief effectués sur le tour sont caractéristiques de ces vases. Je lui signale qu'ils sont aussi caractéristiques de la Tène et qu'on les trouve toujours chez nous associés aux produits étrusco-campaniens noirs, aux poteries arrètines rouges et même, parfois, aux vases sigillés gallo-romains. M. Pottier me dit alors qu'on peut les avoir reçus parfaitement d'Étrurie, en même temps que les autres céramiques italiques.

Cette origine, que je cherchais depuis longtemps et qui était peu facile à deviner, puisque ces produits sont toujours dépourvus de marques ou estampilles, est très probable et, pour la confirmer, il n'y aurait qu'à comparer nos vases ou beaux fragments de vases aux collections des musées italiens, Naples, Arezzo et surtout Florence.

Ces vases gris ont subi la cuisson en foyers réducteurs, mais il en existe aussi, et j'en ai trouvé à Montlaurez quelques spécimens, en terre rouge ou jaune, c'est-à-dire cuits au feu oxydant. Ces deux genres de cuisson se retrouvent au temps de la fabrication des poteries estampées (bas empire) où, avec les mêmes terres et les mêmes vernis, on fabriqua autant de vases gris que de vases jaunes. D'ailleurs, rien n'est plus facile que de cuire de la poterie en feu réducteur et c'est parce que la chose est pratiquement très aisée que tout le Moyen âge a produit avec des terres rouges des poteries grises ou noires et que ces procédés persistent encore, en Espagne notamment, où les vases dits « de terra negra » se voient et se fabriquent abondamment dans toute la Catalogne. J'en ai acquis des échantillons à Quart et à La Bisbal et on m'en a donné d'Olot.

Après un excellent déjeuner au Nègre, nous avons gagné le champ des fouilles, sur le plateau d'Ensérune où l'on stationna trois bonnes heures.

On y a fouillé et rencontré trois sépultures nouvelles avec des vases uniques et communs (terre des produits gréco-ibériques, mais sans décor peint). Pour tout mobilier, il a été trouvé dans l'une d'elles un *bracelet de bronze*, à section carrée, sans ornements ni gravures ; il présente seulement deux têtes élargies, ressemblant à celles de nos clous actuels pour la ferrure des chevaux, obtenues par simple martelage du bronze. Ces deux têtes polyédriques ne sont pas affrontées, la confluence des deux bouts du bracelet comprend un espace où il y a deux tiges accolées sur un quart environ de la circonférence ou tour du bracelet. Il est figuré dans mes carnets ; la section carrée de la tige de bronze a 1 centimètre de côté ou environ, ce qui fait que ce bijou barbare n'est pas objet de grand luxe ; continuellement récuré, il ne

pouvait plaire que par la couleur du métal. MM. Pottier et Reinach ont ensuite parcouru les terres de M. Maux et joui du magnifique point de vue qu'on a de ce site.

Ils doivent revenir fouiller seuls toute la journée de demain et M. Mouret, obligé de s'absenter pour affaires, a demandé à M. Pottier de lui communiquer les notes qu'il prendra, pour connaître, lui dit-il, la façon de conduire les recherches et d'en enregistrer les résultats. Je rentre à Narbonne à 7 heures du soir, après avoir promis à MM. Pottier et Reinach de les rejoindre dimanche à Montpellier.

XX. Dimanche, 15 octobre 1916. — Arrivé à Montpellier dans la soirée d'hier, j'ai eu le plaisir de voyager depuis Béziers avec MM. Pottier, Reinach, Cartailhac et M^me^ Pottier ; dans une petite promenade avant le repas du soir, nous rencontrons mon ami et ancien collègue, P. Gachon, professeur d'histoire à l'Université de Montpellier et ancien camarade d'École normale de MM. Reinach, Pottier et Clerc, qui sont aussi heureux que moi de lui serrer la main.

Dans la soirée, j'ai rejoint seul Gachon, qui prépare un ouvrage de haute vulgarisation sur l'histoire du Languedoc[1] et me demande quelques documents pour le temps des origines ; je me ferai un devoir de lui donner plus tard satisfaction.

Dans la matinée de ce dimanche, promenade au Peyrou et au Jardin des plantes avec M. S. Reinach, qui ne connaissait pas ce cher Montpellier ; à 9 heures, avec MM. Cartailhac, Pottier et Clerc nous allons voir M. Gennevaux

1. L'ouvrage de P. Gachon a paru en 1921 dans la collection Boivin ; il a eu la bonne fortune d'être utile au Président Millerand, lors de sa visite officielle à Montpellier, et l'auteur reçut des félicitations méritées. (Note de 1923.)

dans son logis de la Place Saint-Roch. Ce jeune chercheur a fait des fouilles au point le plus élevé du site de Castelnau-le-Lez (anc. Substantion) sur le tracé de la voie Domitienne, et il y a déjà trouvé des vases gréco-ibériques, campaniens et grecs dans le genre de ceux de Montlaurez et Ensérune; ces documents positifs, quoique encore en petit nombre, accusent l'occupation du site bien avant la conquête romaine. Nous avons encore ici un des *oppida accessoires* dont la voie Héraclée nécessita l'établissement. On en trouvera d'autres de Montpellier à Marseille et de Narbonne au *Summum Pyreneum*. J'en ai découvert un moi-même, qui est encore inédit, au passage de la Berre. Bientôt il deviendra possible de savoir ce qui était important et ce qui fut accessoire et, tout patriotisme local mis de côté, il sera clair comme le jour que trois grands phares de commerce et de civilisation : *Marseille*, *Narbonne*, *Emporion*, de création presque simultanée, dominent dans la Gaule du sud, sur l'arc littoral de ce qui était auparavant le *Golfe ligure*.

Ligure il ne l'était sans doute plus au temps de la première apparition de ces trois grands centres, mais le souvenir récent des peuples refoulés ou assimilés par de nouveaux venus fera dire encore à des auteurs anciens que Marseille fut fondée en terre ligure.

Pour moi, la vérité est tout autre et je pense que les Grecs ne se fixèrent à Marseille que lorsque tout notre littoral fut peuplé de Celtes, mieux munis que les Ligures, ces retardataires de l'industrie du bronze, d'outils et d'armes invincibles de fer. On a qualifié dans les temps antiques (reflet dans Stralon, IV, 4, 6) les Celtes de philhellènes et ce ne fut sans doute pas sans motif.

Mais où les Celtes peuvent-ils avoir acquis cette affection et cette admiration pour les hommes les plus civilisés du monde antique? Ce n'est sûrement pas en Gaule

où les Grecs ne venaient guère vers le VII^e^ siècle avant notre ère et où les Ligures, qui tenaient la côte des Alpes aux Pyrénées, empêchaient toute communication avec la mer. Mais ce philhellénisme les Celtes peuvent l'avoir acquis sur la côte orientale de l'Ibérie, où les Grecs eurent des stations et des comptoirs bien avant la naissance de Marseille. Les Celtes de notre littoral doivent donc nous être venus d'Espagne, où ils s'établirent avant la date trop récente qu'on leur attribue généralement. Les Ségobriges de Ségobriga et ceux du golfe marseillais ne sont-ils pas des Celtes d'Espagne et des émigrants venus de là-bas vers ici, lors de l'occupation générale de notre côte, avec d'autres peuplades de leur race et de leur supériorité relative? Je pourrais encore faire valoir d'autres arguments en faveur de cette façon de voir les choses, mais je suis obligé de me borner à cette simple insinuation. Je demande seulement qu'on veuille bien la peser ou même l'examiner à la lumière des faits matériels et des textes. Mais si j'avais demain à faire une revue de tous les oppida de la voie primitive, je dirais, sans crainte d'être ridicule : Ruscino, Narbonne, Ensérune, Béziers, Substantion, Nîmes, etc., ou *les oppida celtiques de la voie Héraclée*.

Ensérune, objet de cette note, ne peut être qu'un *poste accessoire* de ce jalonnement, malgré les belles trouvailles de M. P. Mouret, dont je suis loin de vouloir diminuer les efforts; inférieur même à Béziers, manquant d'eau potable malgré le voisinage de la mare de Montady, il ne fut jamais qu'un poste militaire, sous la dépendance de Montlaurez-Narbonne. Il suffit pour découvrir cette relation de savoir que ce site, aussi bien que Nissan, Polhes, Capestang et Puisserguier étaient vers l'an 1000 des possessions de la maison vicomtale de Narbonne, d'où antique domaine du fisc romain, comme Montlaurez. Peu

après, il passa dans la seigneurie directe de nos archevêques, pairs féodaux de nos vicomtes et resta terre d'église jusqu'à la Révolution française. La création du département de l'Hérault, œuvre deux fois révolutionnaire, rattache tout cela au domaine administratif de Béziers, et ce qui était de la *civitas* de Narbonne, une confiscation des conquérants romains sur les chefs indigènes, *Incedunum* (la forteresse d'Inkios ou Iccios), passa dans la dépendance d'une cité différente des temps gallo-romains, celle des *Septimani Baeterrenses*.

XXI. 5 novembre 1916. — Lettre de M. E. Pottier au sujet de son prochain rapport à l'Institut :

« Cher ami, merci de votre bonne lettre. Nous avons été fort heureux de vous revoir tous deux à Narbonne, dans ce milieu familial où nous avions passé [en mai 1908] des heures heureuses avec notre grand garçon. Nous vous avons été très reconnaissants de nous accompagner à Béziers et à Montpellier, d'où nous rapportons un très durable souvenir de découvertes très importantes, de cordiales réceptions et, ce qui complète le tout, du grand grand soleil du Midi. Ma femme, partie assez souffrante de Paris, a retrouvé des forces dans votre beau pays.

« Mon Rapport sera très simple et j'éviterai d'y aborder les grandes questions historiques qui ne sont pas encore mûres. Ne vous attendez pas à quelque chose de sensationnel, vous seriez déçu[1]. Je dirai ce que nous avons vu et les espérances que donnent les fouilles, les résultats obtenus. Il faut réserver les développements plus longs pour l'ouvrage définitif. J'exprime le souhait que vous

1. Le Rapport de MM. Pottier et Reinach, lu à la séance du 17 novembre 1916, est imprimé dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, pp. 469-484 de la même année, publication qui arriva à Narbonne en mai 1917.

y collaboriez et que votre note (extrait de votre journal de fouilles) y soit insérée en grande partie. Elle marque une des étapes décisives de l'exploration d'Ensérune, » etc.

La publication du petit travail actuel, où les notes de mon carnet ont été revues, complétées et mises à jour, rend suranné l'extrait que j'avais remis à MM. Pottier et Reinach lors de leur passage à Narbonne. Je ne saurais trop remercier ces illustres représentants de la science française de la bienveillance témoignée à un chercheur désintéressé, qui n'a jamais d'ailleurs travaillé que pour le plaisir de savoir.

XXII. Dimanche, 22 juin 1918. — J'ai été passer l'après-midi de ce jour de congé au Nègre, chez M. Mouret. Celui-ci m'ayant écrit qu'il avait chez lui M. Le Bastard, mutilé de la guerre, et réparateur de vases antiques au Musée du Louvre (département de M. Pottier), j'ai voulu voir son genre de travail. Ce praticien est très habile et il a remis en état une soixantaine de grands vases (vases ibériques, décorés et unis; vases grecs et campaniens, vases en terre grise et poteries indigènes). La belle collection de M. Mouret acquiert de ce fait une valeur nouvelle.

XXIII. Dimanche, 8 décembre 1918. — Après-midi à Ensérune avec M. le colonel Balagny, commandant de notre subdivision, désireux de connaître ce site antique.

Après avoir parcouru tout le plateau étroit qui marque le sommet de l'oppidum et lui avoir montré les deux fossés antiques qui permettaient de le défendre, nous pénétrons dans le chalet de M. Maux, dont le gardien nous fait les honneurs.

Cet homme, habitant de Nissan et petit possesseur de vignes à Ensérune, est passé au service de M. Maux et a

un peu appris à chercher les petites antiquités de surface, monnaies, débris de bronze, tessons de poterie, etc.

Comme je le connais depuis 1913, c'est-à-dire depuis le temps où M. Maux construisait son habitation de plaisance, il me montre volontiers quelques-unes de ses trouvailles récentes, notamment :

— Une *pastille de verre* transparent et d'un bleu clair qui doit avoir servi de chaton à quelque vulgaire bague de bronze, dont la monture s'est perdue depuis l'antiquité. Ce verre porte les altérations cupuliformes de tous nos verres antiques.

— Une curieuse *intaille en calcédoine* rubanée, de forme un peu ovale et très surélevée ; la couche qui forme la base plane est d'une couleur légèrement brune ; le sommet arrondi et gravé est d'un blanc bleuâtre, légèrement nacré. Le sujet, gravé en creux sur le sommet de cette sorte de cabochon, est très petit, très simple et de facture assez médiocre ; il représente un oiseau à gauche, courant, la queue et les ailes légèrement entr'ouvertes. Je crois à la représentation d'une perdrix.

J'ai attentivement examiné cet objet à la loupe et je lui trouve, au point de vue du travail du lapicide, de la forme générale et représentation animale, une grande analogie avec une pierre gravée de ma collection représentant un chien. J'ai acquis cette pierre dans le pays mais sans indication du lieu de trouvaille. Je l'avais jugée des temps préromains et la pierre d'Ensérune me confirme dans cette opinion. Je crois que l'un et l'autre de ces objets sont venus d'Emporion, où on a fabriqué de tels objets vulgaires pour les primitifs de nos pays. Ces pierres seraient, d'après moi, un peu postérieures aux jolies intailles rondes, en forme de calottes sphériques.

— Deux grosses *perles de corail*, curieuses comme forme

et surtout par les altérations subies au feu, preuve qu'elles tenaient au cadavre lors de son incinération ; elles sont devenues d'nn brun presque noir et, l'une d'elles, la plus régulière, laisse à peine entrevoir en un point ces stries parallèles, si caractéristiques des régions corticales des rameaux de corail brut. Elles sont en forme de barillet et mesurent près de 3 centimètres de long et 8 ou 9 millimètres d'épaisseur dans la partie médiane bombée.

Elles sont percées à chaque bout d'un trou en entonnoir et c'est la rencontre des pointes de ces cavités coniques qui assure le percement complet de la perle.

Grossièrement taillées dans de gros rameaux de corail, l'une de ces perles porte à sa surface la trace de l'attache d'une branche divergente ; c'est celle que le feu a moins altérée et sur laquelle les stries parallèles sont reconnaissables sur une grande portion de la surface.

J'ai trouvé, à Montlaurez, dans une couche de cendres où il y avait des tessons d'un vase peint à figures rouges (amazone coiffée d'un large pileus), un amas de corail brut et des perles ou éclats de perles travaillés ; ce petit atelier est donc daté par les débris de ce vase grec. J'ai aussi du même site et trouvés isolément dans les fonds de Catane, des objets de corail travaillés et des débris bruts. Les naturels de nos oppida devaient recevoir le corail brut d'Emporion, ville grecque voisine avec laquelle ils avaient tant de relations, où une longue côte de falaises calcaires bordant de hauts fonds de mer étaient si favorables à la vie de ce zoophyte. Dans une de mes promenades dans les ruines déblayées d'Ampurias, en 1914, j'ai recueilli un gros tronc de corail brut, partie de base d'un tronc de colonie, aussi gros que mon index.

Altéré par une longue exposition sur le sol et peut-être déjà décoloré (colonies mortes) quand on le tira de la mer, ce tronc est parfaitement reconnaissable par un zoologiste

et, si la surface porte encore ses stries caractéristiques, sa partie centrale a gardé dans son intérieur une trace de l'ancienne coloration rouge. Le corail devait donc être un produit commun à Emporion et son exportation dans les régions voisines n'a rien que de très plausible.

Parmi les monnaies, j'ai remarqué :

— Une pièce de *bronze des Nérènes*, du type que je qualifie de dernière émission et dont j'ai tant d'exemplaires de Montlaurez.

— Une jolie monnaie de *bronze de Tarraco-Cosé*, au revers du ginète à droite.

— Quatre petits *bronzes massaliotes* au taureau cornupète, analogues aux deux exemplaires que j'y ai trouvés moi-même.

— Un moyen bronze d'Auguste à l'autel de Lyon. Tête à droite d'Auguste avec PONT MAX devant le visage et CAESAR derrière la nuque. Au revers, sous l'autel, ROMETAVG.

— Une monnaie coupée, épaisse mais indéterminable sans décapage.

— 3 deniers romains, fourrés, dont un de Domitien à la légende du revers IVVENTVTIS PRINCEPS et un d'Auguste, tête à droite sans légende et, au revers, éperon de navire et le mot CAESAR.

— Une troisième perle de corail, pareillement brûlée et de même taille que les deux autres a déjà été donnée à M. Mouret; les deux premières lui sont aussi destinées, ayant été trouvées par ce gardien dans les déblais des fouilles qu'il fait exécuter par ses ouvriers.

Le gardien me dit encore qu'il destine les monnaies à son fils, instituteur public, M. Mouret ne tenant pas à ces objets.

— Quelques menus débris de *vases peints* et des fragments d'objets de bronze (bracelets, anneaux, fibules).

Telles sont les constatations faites au cours de cette visite rapide.

XXIV. Mardi, 18 juin 1919. — M. Mouret vient me montrer à 5 heures de l'après-midi une *idole en terre cuite*, c'est son expression, trouvée ces jours derniers dans une sépulture d'Ensérune.

Là où il voyait une œuvre originale d'art ibérique, je reconnais la moitié d'une épreuve plastique obtenue par moulage et représentant la partie antérieure d'une divinité féminine, assise et drapée.

Le bras droit est nu, pendant verticalement, et l'avant-bras replié à angle droit de telle façon que la main se trouve appliquée au milieu du giron. Cette main tient un objet informe, fruit ou corps ramassé d'une colombe mal venue? On ne peut savoir.

Cette statuette devait avoir près de 0^m25 de hauteur. La terre en est fortement micacée mais sa couleur est passée au gris noirâtre, parce qu'elle est sans doute allée sur le bûcher où le cadavre a subi la crémation ; la tête et le haut du corps ont été si fortement altérés par cette cuisson accidentelle que le visage et le front sont tombés en écailles. Cette moitié de statuette a été cassée aussi transversalement dans le bas de la poitrine, et la partie inférieure, seule la moins altérée, semble porter la trace d'un engobe de couleur blanche. Dans la draperie du haut, M. Mouret croit avoir distingué des traces de peinture ou de petites raies, passées au noir brun. Si ce détail, plus apparent, me disait-il, quand on venait d'extraire l'objet de la terre humide, était réel, il se pourrait que les vêtements eussent été décorés de quelques traits rouges, comme ceux de certaines poteries gréco-ibériques. Mais cela ne pourrait pas permettre de croire et de dire que ce soit une œuvre d'art ibérique;

c'est une statuette importée de fabrication grecque et venue peut-être de l'Italie du Sud. Quelque exemplaire plus complet de cette œuvre moulée en deux coquilles doit avoir été trouvé ailleurs et, seul, il permettrait la détermination du personnage représenté. Voyez, lui dis-je, dans le mauvais ouvrage de Biardot si cela n'est pas déjà trouvé en Grande Grèce, la taille indiquant quelque chose de différent des statuettes romaines ou gallo-romaines.

— Avec ces débris de terre cuite, M. Mouret m'a encore montré un *gros bracelet de bronze*, creux, tout en torsade et cordons obliques imitant une grosse corde, obtenu par simple martelage et au repoussé aux dépens d'un primitif anneau fermé de bronze. C'est, en effet, à l'intérieur plat et uni de ce bracelet creux que se trouve la ligne de rapprochement des deux bords circulaires libres de cet anneau, d'abord aplati en forme de tube de peu de hauteur.

Au point de vue technique c'est un très curieux travail et, à cause de son diamètre, il pouvait être porté soit au bras ou à la cheville.

M. Mouret ne me dit pas si ce bracelet avait été trouvé ou non avec la statuette.

XXV. 3 septembre 1921. — Le jeune Fayet, qui va bientôt commencer ses études d'histoire à la Faculté d'Aix-Marseille sous la direction de M. Michel Clerc, m'annonce que M. Mouret vient d'acquérir tous les objets ou fragments trouvés par M. Albaille à Ensérune. Comme je demandais à celui-ci de me fournir le moulage d'une marque doliaire d'Ensérune avec une légende en lettres ibériques et divers ornements, objet que je n'ai connu que par ouï dire, j'ai reçu de M. Albaille le mot suivant :

« On ne vous a pas trompé en vous annonçant que j'avais cédé mes poteries d'Ensérune à M. Mouret. Nous avons en effet échangé ces dernières contre le grand herbier que ce Monsieur possédait et qui m'intéressait beaucoup. La différence de valeur a été compensée par une somme qui m'a très largement dédommagé de mes frais de fouilles.

« Je regrette vivement de ne pouvoir vous fournir le moulage demandé; je me suis en effet fait un scrupule de rien conserver d'Ensérune ; peut-être M. Mouret vous le donnera-t-il. »

Voilà une précision sur la destinée des trouvailles d'un chercheur aussi actif que très avisé.

C'est une chose excellente que de grouper en une collection tout ce qui vient sûrement d'un même oppidum et M. Mouret doit être encore félicité à cette occasion.

XXVI. 1er août 1923. — L'État ayant acquis la propriété de M. Maux, j'ai revu le site d'Ensérune il y a trois mois, en compagnie de M. et de Mme Pottier ; M. Mouret y faisait faire des fouilles mais les trouvailles se bornaient à la découverte de silos, grands et petits, et de pans de murs antiques, dont on dressera sans doute le plan. Les fouilles vont s'y continuer très prochainement et sur une vaste échelle.

Je désire vivement que la direction en soit donnée *à un archéologue* ayant fait ses preuves; le plus grand malheur qui pourrait arriver à ce petit oppidum serait de tomber aux mains d'un architecte, qui ne verrait que des mètres cubes à extraire ou des bâtiments à découvrir. Or, des constructions il y en a peu à Ensérune et elles datent de l'occupation romaine, quand les indigènes en furent expulsés.

Ensérune n'est rien au point de vue monumental et

une seule préoccupation doit y diriger les travaux : y chercher minutieusement les moindres documents, les plus modestes débris des temps préromains. Il faut y continuer la tâche entreprise par M. Mouret, en la développant et en la faisant avec plus de précision. Quel est l'architecte qui, méprisant la grosse dépense, voudra s'abaisser à une si patiente et utile besogne, réclamant une présence effective de tous les instants ?

H. Rouzaud.